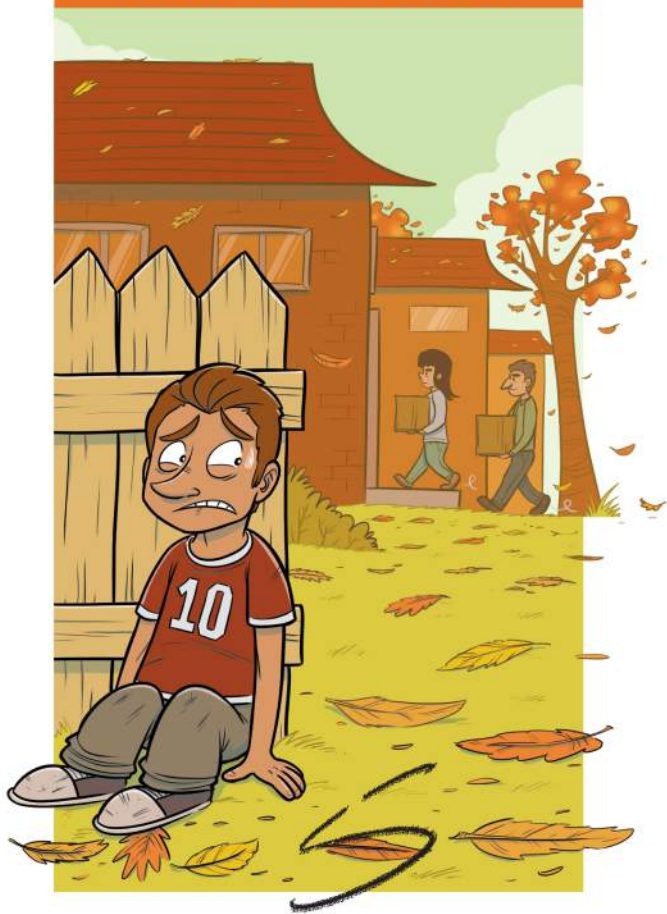


Pierre Desrochers

# Pépé

## Camisole, un automne haut en couleur









# **Pépé Camisole un automne haut en couleur**

Que ce soit un matin ou un soir d'automne,  
venez faire un tour sur notre site haut en couleur :  
[www.soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)



## **Du même auteur**

### **Chez le même éditeur :**

*Ma vie zigzague*, collection Graffiti, 1999.

Finaliste au prix M. Christie 2000.

*Les neuf dragons*, collection Graffiti, 2005.

Finaliste prix des bibliothécaires de Montréal 2006.

*Milan et le chien boîteux*, collection Graffiti, 2010.

*Pépé Camisole et le ptintemps hâtif*, 2012.

*Pépé Camisole et tous les matins d'été*, 2013.

### **Chez d'autres éditeurs**

pour la jeunesse :

*Xavier et ses pères*, roman, collection Papillon,  
éditions Pierre Tisseyre, 1994.

**pour les adultes :**

*Ti-cul Desbiens ou le chemin des Grèves*, roman,  
éditions Pierre Tisseyre, 1991.

*Les années inventées*, nouvelles, éditions Pierre  
Tisseyre, 1994.

*Canissimius*, roman, éditions Québec/Amérique, 1990.

**Pépé Camisole  
un automne haut  
en couleur**

*un roman de*  
**Pierre Desrochers**  
*illustré par*  
**Julien Paré-Sorel**



**SOULIÈRES  
ÉDITEUR**

[www.soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)

case postale 36563 — 598, rue Victoria  
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2014

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Desrochers, Pierre, 1950-

*Pépé Camisole, un automne haut en couleur*

Collection Chat de gouttière 49

Pour les jeunes à partir de 9 ans.

ISBN 978-2-89607-267-5

I. Paré-Sorel, Julien, 1985- . II. Titre. III. Collection : Chat de gouttière ; 49.

PS8557.E842P463 2014 jC843'.54 C2014-940348-8

PS9557.E842P463 2014

Illustration de la couverture  
et illustrations intérieures :  
Julien Paré-Sorel

Conception graphique de la couverture :  
Annie Penrec'h

Copyright © Pierre Desrochers, Julien Paré-Sorel  
et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-267-5

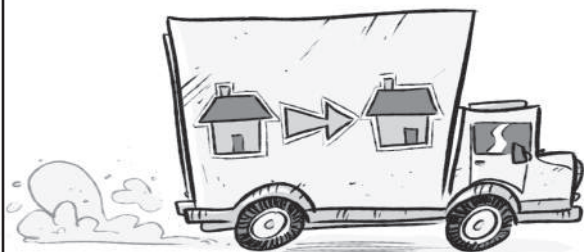
ISBN PDF 978-2-89607-308-5





*1*

*Les nouveaux voisins*





## *Automne 1962*

**A**près le mariage de tante Romane\*, le mauvais temps s'est installé pour les dix jours qui ont suivi. De la pluie en continu. Du temps presque froid à nous faire regretter les éprouvantes canicules de juillet. Un vent à écorner les bœufs (prononcer beau). Des ciels si uniformément gris et lourds qu'ils paraissaient faits en ciment.

Le beau temps nous est revenu une semaine après la rentrée scolaire. Avec ce temps de chien derrière nous, on se croit sortis de la misère. Eh ben non ! Une chose plus inquiétante encore que la grêle et les invasions de sauterelles se produit : l'arrivée impromptue de nouveaux voisins.

---

\* Voir *Pépé Camisole et tous les matins d'été*.

Ils nous sont tombés dessus comme la grêle, sans avertissement, par un superbe vendredi après-midi, le 8 septembre pour être tout à fait précis. Il fait un soleil et une chaleur si merveilleux qu'on se croirait retournés aux plus beaux jours de l'été si ce n'étaient de l'école et des devoirs qui ont repris leur place dans notre quotidien.

On ne mesurera jamais assez le long supplice que doivent endurer les enfants à qui on impose de rester assis de longues heures sur des chaises de bois dans des classes aussi tristes qu'un enterrement. Surtout qu'avec monsieur Laliberté, notre prof de septième, ce ne sera pas de la tarte ! Rares seront les fins de journées qui ne s'accompagneront pas d'une rallonge de trente minutes de retenue pour tout le groupe.

Il a pour son dire qu'une classe, c'est comme une équipe de hockey : chacun est responsable du sort de tous. Alors, qu'un seul d'entre nous, par son comportement ou sa paresse, mérite une sanction, c'est tout le groupe qui y passe. Ceci ne nous a pas empêchés d'apprécier cet enseignant dont chacun a gardé un souvenir heureux. C'est un homme brillant, drôle ; un maître

hors catégorie, d'une justice aussi clairvoyante qu'impitoyable.

Donc, comme je le disais, de nouveaux voisins nous sont atterris dessus. Tombés comme ça, en plein milieu de nos vies et en plein début septembre. Avec armes et bagages sans avertissement ni sommation et sans la moindre provocation de notre part. Une véritable déclaration de guerre !

Remarquez, on s'attendait bien à voir débarquer un jour ou l'autre des étrangers dans cette maison inoccupée depuis des mois. Mais des étrangers aussi étranges que ceux-là, ça, je dois admettre que personne ne l'avait prévu, ni papa ni moi.

Et pour dire les choses telles qu'elles sont, ça nous a secoués. C'est que, ces voisins-là jaspinent un sabir incroyable qui n'en fait ni des Français, ni des Anglais, ni des Italiens, ni des Espagnols, ni des Allemands, rien de tout ça.

— C'est quand même pas des Japonais ! s'offusque papa après avoir énuméré toutes les langues qui lui sont familières.

Hé non, papa ! Tu as tout faux. Ils parlent le letton. C'est du moins ce que prétend notre première voisine, madame Legendre, qui discutait hier matin avec la deuxième. Madame Legendre a un mari

qui a été soldat durant la Seconde Guerre mondiale.

— Hé ben, mon mari, madame Paré, il dit avoir entendu cette langue-là pendant la guerre... Chez les Russes du Nord !

— Les Russes ! Bonne Sainte-Vierge ! glapit la deuxième voisine en se signant. Des communistes ?

— Comme je vous le dis, madame Paré. On les appelle des Lettons parce qu'ils vivent en cachette en Lettonie. Il paraît que c'est une race pas très civilisée, un brin sauvage. Ils mangent leur poisson et leur viande crue à ce qui paraît.

— Il manquait plus que ça ! s'apitoie la Paré. Des cannibales chez nous maintenant !

Remarquez, ça ne m'avance pas beaucoup de savoir qu'ils sont Lettons. La Lettonie, je ne sais pas où ça se trouve. Et à part la mère et le père de cette famille d'étrangers que j'ai aperçus ce matin au moment où je partais pour l'école, hé ben ! des Lettons, je n'en ai jamais vu. Ce qui fait que je ne sais pas à quoi ça ressemble.

L'homme et la femme, je les ai croisés pendant qu'ils transportaient des boîtes dans leur nouvelle maison. Ils m'ont souri en me disant « Bonjour ! » en français.

J'ai été tellement surpris que j'ai déguerpi vite fait sans leur répondre.

Je rejoins Lucien sur le chemin de l'école. Il termine sa deuxième banane. Celui-là, il n'a pas perdu ses bonnes habitudes. Il s'est encore levé en retard. N'a pas eu le temps de prendre son petit déjeuner. Alors son creux, il le remplit avec deux bananes.

Lucien a l'air songeur. Il est silencieux ce qui n'est guère son habitude. Il me regarde avec de drôles d'yeux comme s'il mâchouillait dans sa tête des idées noires.

— T'as vu qui nous est arrivé vendredi ? qu'il me demande d'un ton agressif comme si c'était de ma faute.

— Ben oui, j'ai vu ! C'est pour ça que tu fais cette tête-là ? Franchement !

— Franchement toi-même ! On voit bien que tu sais pas qui c'est, ces gens-là.

— Oui que je sais ! Même qu'ils m'ont dit bonjour ce matin.

— La belle affaire ! J'espère que tu ne leur as pas répondu au moins ?

— Non ! Pourquoi ?

— As-tu la moindre idée d'où ils viennent ?

— Ouais ! De Lettonie.

— Pis ça ne t'inquiète pas ?

— Non ! Pourquoi que tu voudrais que ça m'inquiète ?

— C'est parce que tu ne connais pas grand-chose de la Lettonie, mon vieux. Sans ça, tu ferais dans ta culotte à force d'avoir peur.

Lucien s'arrête. Il pose ses deux mains sur mes épaules. Il me dévisage avec un regard sévère et ce petit air supérieur qui a toujours l'heur de me mettre de mauvaise humeur.

— La Lettonie, mon beau Pierre-Paul, c'est en URSS. Tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire que c'est des communistes. Tes voisins, nos voisins, c'est des communistes.

— Je le sais ! Madame Paré en parlait avec madame Legendre hier matin. Son mari, à madame Legendre, il a fait la guerre pis, la Lettonie, il connaît ça.

— Je suis au courant de tout ça, réplique Lucien en reprenant sa marche. La mère Legendre en a parlé à ma mère hier soir. J'étais là dans la cuisine quand ça s'est passé. Ce que tu sais pas, Pépé, c'est que les communistes, ce sont nos ennemis qui veulent nous faire tous prisonniers. Ça veut aussi dire que nos voisins, ce sont sûrement des espions en herbe.

— Des espions ?

— Oui, mon gars ! Des espions qui n'en ont pas l'air, mais des espions quand même. Il paraît que ceux chez qui ça ne paraît pas, ce sont les pires. C'est certain qu'ils ne se sont pas installés ici pour rien. Il doit traîner dans le coin des tas de secrets que même toi et moi on ne connaît pas ni ma mère, ni la tienne, ni ton père, ni le mien avec. Tout ça pour aller ensuite les raconter à leurs chefs que même eux autres on ne sait pas qui ils sont.

— C'est effrayant !

— Oui, c'est effrayant ! Mais tu sais pas le pire. Ma mère m'a même raconté que les espions communistes essaient de trouver l'endroit où on fabrique notre eau pour ensuite aller y verser des poisons.

— Ils veulent nous tuer ?

— Non ! Ils veulent seulement nous rendre bêtes, assez pour qu'on accepte sans le savoir de devenir des communistes nous autres aussi. D'ailleurs, y paraît qu'ils ont déjà mis des piranhas dans le fleuve.

— Des piranhas ?

— Oui, Pépé, des piranhas ! Des poissons mangeurs de chair humaine. Des

poissons super dangereux au point qu'un seul, gros comme mon doigt, avec des centaines d'autres, peuvent te bouffer un bœuf vivant en moins de trente secondes.

— Trente secondes ?

— Moins, s'ils sont plus ! Un bœuf complet avec la peau, les cornes et la queue. Ma mère en a vu l'autre jour à la TV. Hé ben, d'après ce qu'on raconte, les communistes en auraient mis des dizaines de milliers dans le fleuve, en pleine nuit, au début du printemps de l'année passée. Ils ont dû faire des millions de bébés depuis ce temps-là. Y paraît qu'ils se cacheraient quelque part en attendant d'attaquer Montréal. D'ailleurs, on les a dressés pour ça. Ma mère dit qu'ils s'apprêtent probablement à en mettre d'autres pas plus tard que tout de suite.

— Tout de suite, tout de suite ? Tu veux dire là, là ?

Lucien se redresse en remplaçant son sac d'école d'un coup de hanche.

— Ben pas tout de suite, dans la minute qui vient. Dans deux semaines à peu près. À la pleine lune !

— Le jour de la pleine lune ? que je lance dans un soupir d'effroi.



— Ouais, mon chum ! C'est là que les piranhas sont le plus dangereux.

À nouveau, Lucien s'arrête. Il remet ses deux mains sur mes épaules et il me fixe avec une intensité presque douloureuse.

— Alors, mon Pépé, faut faire bien attention à ce que tu dis. Ne pas leur parler. Et surtout, ne pas les regarder dans les yeux parce qu'ils peuvent t'hypnotiser pour lire ensuite dans ton cerveau. Pis on doit, toi pis moi, les surveiller en secret.

— Les surveiller ! T'es fou ! Si ça se trouve, c'est peut-être des cannibales mangeurs d'enfants.

— Ça me surprendrait pas, acquiesce mon Lucien en reprenant sa marche. Avec les communistes, faut s'attendre à tout.

— Ben, dans ce cas-là, pourquoi c'est à nous deux de les surveiller ?

— Parce que, nous, on sait. Pis aussi parce qu'ils ne se méfieront pas. On est des enfants, tu comprends ? Pis des enfants, dans leur tête de communistes, ça fait pas l'espion.

— Oui mais si on se fait prendre quand même ?

— Ben là, oui, on va avoir de gros problèmes, admet Lucien en me prenant par

le bras pour que je suive. Et pas juste un peu ! Parce que là, s'ils savent qu'on les surveille, toi et moi, ils vont utiliser un poison en vaporisateur qui te paralyse net, frette, sec. Ensuite, ils vont nous envoyer en URSS\* dans une valise diplomatique.

— Une valise quoi ?

— C'est une valise secrète que c'est seulement eux qui ont le code pour l'ouvrir. C'est ma mère qui m'a expliqué ça. Elle avait tellement peur, ma mère, en me racontant ça, que même les mots qu'elle prononçait avaient des sueurs froides en sortant de sa bouche. Ça faisait de la vapeur dans ses lunettes... Parce qu'ils sont rudement forts, les Russes. Ils ont la bombe atomique et toutes sortes de fusées avec des souris, des chiens, des singes qui nous observent dans leurs spoutniks depuis l'espace. Ma mère dit que c'est eux qui vont arriver les premiers sur la Lune, ben avant les Américains. Pis ça, mon pot, ce serait la fin de notre belle civilisation.

Lucien s'arrête brusquement de marcher. Il s'arrête brusquement de parler. Je

---

\* URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques, grosso-modo la Russie actuelle.

m'arrête brusquement de respirer. Il me regarde avec tant d'insistance que je me suis mis à faire pipi dans ma culotte. Ben juste un peu, pas beaucoup. Mais c'est pour vous dire combien le moment est intense.

— Tu comprends maintenant, Pépé, combien c'est important de les tenir à l'œil, ces espions-là ! L'avenir de la civilisation en dépend. On est les seuls à savoir, Pépé, les seuls, toi et moi ! Alors, si tu te mets avec moi, on a deux fois plus de chances que moi tout seul de les surveiller, les espions lettons. De trouver aussi des preuves pour les faire arrêter. On aura notre photo dans les journaux pis on va devenir des héros de la télévision. On va être décorés par le président des États-Unis, si ça se trouve. On va parler de nous autres partout... Alors, ce soir, à cinq heures, je t'attends dans le hangar. On s'invente un plan d'espionnage. Mais là, maintenant, ici, tout de suite, on se sépare pour qu'ils ne sachent pas qu'on se connaît.

— Ça prendrait un code pour s'identifier, que je m'avise tout à coup.

— Un mot de passe aussi.

— Trois petits coups et un gros quand je cogne à la porte du hangar.

— Et moi, je te dis « Abra ». Toi tu réponds « Cadabra ».

— S'il y a un problème, je t'appelle. Je laisse sonner deux coups et je raccroche. Ça veut dire que je dois te parler. Ensuite, tu retéléphones, chez moi. Comme ça, si ma ligne est sous écoute, ils ne sauront pas qui c'est.

— Génial ! acquiesce Lucien avec enthousiasme.

Et sur ces sages paroles, on se sépare. La journée passe lentement.



Ce même soir, à cinq heures pile : Pam, Pam, Pam, Pam ! sur la porte.

— Abra...

— ...Cadabra !

J'entre. Je referme vite pour qu'on ne me voie pas entrer. Là, en dedans, c'est le noir.

Une odeur de papier moisi me saisit à la gorge avec cette bouffée de chaleur qui se répand sur moi comme une douche fétide. Mes yeux s'habituent peu à peu à la noirceur qu'un long ruban de lumière, dévalant d'une fenêtre au carreau brisé, découpe en deux masses sombres. Au

centre de la pièce encombrée de bric et de brac, une table, cinq caisses en bois dont quatre sont occupées par les trois derrières qui me dévisagent en silence.

— En entrant ici, claironne une voix que je reconnais aussitôt, tu oublies ton nom. Nous, on oublie le tien, et toi, les nôtres. Nous sommes des ombres parmi les ombres. Je te présente Pixi, Dixi et Twitty Bird. Ton nom de code sera Popeye ! Moi, c'est Agent 007. Tu peux prendre place, qu'elle ajoute, la voix, d'un ton autoritaire qui me fout en rogne.

Lucien a toujours le chic de virer les situations à son avantage. Manifestement et sans qu'il n'en ait parlé à personne, il s'est réservé le rôle de chef. Ça, je peux toujours l'accepter, l'idée, c'est quand même lui qui l'a eue. Mais il aurait pu me demander mon avis pour mon nom de code : Popeye ! Franchement ! Un laideron de marin de bande dessinée, mangeur d'épinards, amoureux d'une Olive aussi belle qu'un clou de six pouces ! La honte ! Lui, bien sûr, avec son Agent 007, il se donne le beau rôle : James Bond. Rien de moins !

Bon, pour l'instant, on n'a pas le temps de discuter. On règlera nos comptes plus tard.

Le plan d'abord ! Pour commencer, je ne suis pas mécontent que Lucien ait invité trois autres gars à se joindre à nous dans l'aventure. Nous ne serons pas trop de cinq pour espionner les Russes.

On s'est vite séparés en deux équipes d'observation avec crayon, papier et cachette.

Il y a le trio formé par Paulo, Martin avec ses jumelles de plastique achetées au magasin Rossy, et Gérald avec son casque de soldat en plastique kaki avec trois étoiles dorées dessus et ça, c'est vraiment super tripant. Pour eux, le quartier général, ce sera le hangar de chez Martin d'où on a une belle vue en plongée de la porte avant de l'ennemi.

Dans cette équipe, Gérald est sans contredit le membre le plus éminent. C'est le seul qui sache faire une phrase complète et qui soit capable de se relire ensuite. Les deux autres écrivent comme des cochons. Leur mission : observer la porte avant de l'ennemi et noter les allers et venues avec l'heure.

— Ben on n'a pas de montre, fait observer Gérald.

— Pas grave ! répond Lucien. Il faut mettre l'heure, sans ça, ça fait pas sérieux.

— Ben quelle heure on met ?

— Celle que tu veux pourvu que les heures se suivent.

Les trois sont partis avec leurs jumelles, leur crayon, leur casque et leur papier. Nous sommes restés seuls, Lucien et moi. On surveille la cour arrière des voisins et toute la ruelle. Pour voir, ça, il n'y a aucun problème. On a un poste d'observation absolument remarquable. Le problème, c'est qu'il n'y a strictement rien à voir ni dans la cour ni dans la ruelle. Que trois chats qui s'acharnent sur une carcasse de poisson et un chien qui fait pipi sur un poteau de corde à linge en regardant en direction de la galerie au fond de laquelle il y a une porte et deux fenêtres opacifiées par des rideaux de coton fleuri.

Lucien a négligé les chats, mais il a insisté sur le chien qui fait pipi en regardant en direction de la maison des voisins.

— C'est peut-être un chien espion, m'explique Lucien pour justifier l'apparition de cette bête dans un rapport officiel de surveillance. On sait jamais avec les communistes !

Je n'ai rien dit, mais je lui demande de rajouter un détail important : les fenêtres

des espions sont toutes opacifiées. Ce dernier mot impressionne vraiment Lucien qui l'ajoute en disant que ça fera très joli dans le rapport.

À cinq heures trente, les trois autres nous reviennent au pas de course.

— Ma mère vient de m'appeler pour souper, lance Martin à bout de souffle.

— Pis la shed, c'est trop chaud, se plaint Paulo qui est tout en nage. On était en train de cuire là-dedans. C'est en plein soleil.

— C'est pas la chaleur qui te fait suer, rétorque Lucien de mauvaise humeur, c'est ta graisse. T'es trop gros !

— Fangule ! riposte notre Paulo, le seul Italien de l'école, un brin susceptible comme le sont tous les Italiens, et qui accepte mal qu'on s'en prenne toujours à son poids quand quelque chose ne va pas.

Et il est sorti en bougonnant, disant qu'on avait qu'à nous débrouiller sans lui.

— Le jeu d'espion, c'est juste un jeu pour femmelettes où c'est qu'il ne se passe jamais rien, lâche-t-il avec une morgue agressive.

— C'est pas un jeu, crétin ! lui répond Lucien avec colère.

— Ben, y'a pas tellement tort, Paulo, intervient Gérald. Tiens ! V'là notre rapport, ajoute-t-il en nous plantant sous le nez une feuille avec seulement quatre chiffres dessus.

— Ben c'est quoi ça ? demande Lucien. Y'a rien là-dessus.

— Y'a rien parce qu'il s'est rien passé.

— Pis les quatre chiffres, c'est quoi ?

— Ben, le numéro de la porte : 8-7-8-4.

— C'est pas ça, l'adresse, le con ! Je vous ai dit 8-7-6-4. Pas 8-4 ! Vous n'avez même pas surveillé la bonne porte, gang d'épais !

Gérald n'a pas du tout apprécié de se faire traiter d'épais. Con, ça peut toujours aller. Ce n'est pas encore un gros mot. On l'entend seulement dans les films français. Mais épais...là, c'est trop. Alors, il s'approche et, d'une claque, il fait voler la petite table derrière laquelle est assis Lucien qui se retrouve les quatre fers en l'air sans oser répondre. Parce que Gérald, ce n'est pas de la galette. Il est bâti comme une armoire à glace avec un cou aussi large que la tête, qu'à douze ans, il fout une volée à des gars de seize ans.

— Ben, tu te la surveilleras tout seul, ton adresse de merde ! Paulo a raison, ton jeu d'espion, c'est un jeu de fillettes.

Et il est parti, le Gérald, avec son beau casque de général décoré de trois étoiles dorées suivi de Martin, dit la Puce, avec ses jumelles de plastique.

Lucien et moi, on est restés à nouveau tout seuls à nous regarder. Je me demande s'ils n'ont pas un peu raison, les copains. Parce que cette demi-heure-là a été d'un ennui mortel.

— Ils n'ont pas tort, que je risque en souhaitant presque que Lucien s'emporte aussi contre moi, qu'il me traite de con, d'épais ou de cornichon. Comme ça, je pourrai me servir de ses insultes comme prétexte pour déguerpier à mon tour. Parce que, franchement, le rôle d'espion ne me dit plus grand-chose. Mais ça ne s'est pas produit. Lucien s'est relevé tout penaud, presque avec humilité.

— Je sais, qu'il avoue en ramassant la table et sa caisse de bois renversées. On aurait dû y penser. Surtout toi, Pépé, parce que t'es quand même plus fûté que moi... Les voisins, ce sont des professionnels. Ils ne seront pas faciles à démasquer. Ils font leurs traîtres par en dessous sans que ça paraisse. Ils agissent la nuit quand tout le monde dort sans penser au mal qui rôde tout près parce qu'ils dorment justement.

— Ben, on est fichus dans ce cas-là !  
On peut rien faire contre eux.

— Oui, Pépé ! On peut faire quelque chose ! Y'a qu'à les surveiller le soir, quand il fait noir et que tout le monde dort.

— Ce soir ? T'es fou. Y'a de l'école demain.

— Ben non, pas ce soir, convient Lucien après un moment d'hésitation. Ça peut attendre à vendredi. C'est samedi le lendemain. Ça adonne mieux. Tu te couches. Tu fais semblant de dormir. Pis quand tes parents dorment à leur tour, tu me rejoins ici, pis on surveille.

J'hésite. Lucien s'impatiente, mais sans rien brusquer, presque poliment.

— Ah chnoute, Pépé ! Tu ne vas pas me laisser tomber ? On est les deux meilleurs amis du monde. J'ai besoin de toi. T'es le plus intelligent de nous deux. Sans toi, je pourrai jamais attraper les espions à moi tout seul. Fais pas le peureux ! Pense à Montréal, aux piranhas, aux communistes, à notre photo dans les journaux. On va devenir célèbres !

Alors, le rendez-vous est donné le vendredi suivant, à onze heures trente, une demi-heure après la fin des émissions de télé à Radio-Canada, je le sais parce que

j'ai entendu l'hymne national qui jouait. Je trouve ça toujours beau, l'hymne national. Et, ce soir, encore plus que d'habitude, maintenant que je pars sauver le pays des communistes lettons. J'ai finalement rejoint Lucien dans le hangar.

Commence alors une longue attente. Je ne sais pas combien de temps elle a duré du fait que nous nous sommes endormis. Nous nous sommes réveillés avec les premiers oiseaux, dans les bras l'un de l'autre comme deux amoureux. On est devenus rouges comme des tomates. On s'est séparés en se disant qu'on se reprendrait ce soir.



Ce soir-là, je me présente donc au hangar en pleine forme. J'ai passé une partie de l'après-midi à faire la sieste question de ne pas être trop fatigué ce soir. Je suis bien décidé à jouer mon rôle d'espion avec une redoutable efficacité. J'arrive plus tôt que la veille, à dix heures.

J'ai pu me libérer plus tôt parce que ma gardienne me croit endormi dans ma chambre. Elle est installée dans le salon avec un sac de chips et elle regarde le der-

nier film. Mes parents se sont absentés. Ils sont invités à une soirée entre adultes, je ne sais pas où, ils ne me l'ont pas dit.

Je suis un peu étonné de trouver Lucien déjà installé derrière ses jumelles à surveiller la maison illuminée de nos voisins-espions-communistes.

— T'es déjà là ? que je lui lance un peu déçu de n'être pas le premier arrivé.

— Ouais ! qu'il me répond d'une voix agitée par une frénésie certaine, les yeux attachés à ses jumelles comme si le machin faisait partie de son corps, comme si une troisième jambe lui aurait poussé au milieu du front. Mes parents sont partis à une fête pis ma gardienne me croit endormi dans ma chambre, précise-t-il... Sers-toi, qu'il ajoute en pointant un gros sac des chips et un autre de crottes de fromage. J'ai apporté de quoi boire aussi. Y'a du Coke pis de l'orange Crush. Cette nuit, on a de quoi veiller. Parce que, mon pot, on va avoir de l'ouvrage. Regarde-moi ça !

Il me tend une feuille de papier déjà tellement remplie d'observations que c'est certain qu'il se passe des choses pas ordinaires chez les communistes.

— Plein de visites ! qu'il me lance, le Lucien, avec un frisson de fébrilité. Ça

entre par en avant et ça sort par en arrière. Ils sont une bonne vingtaine là-dedans à faire la rumba. Ça chante, ça danse, ça rigole et on sait pas pourquoi.

— Pas très discrets pour des espions.

— Faut pas se fier. La fête, c'est pour cacher les vraies raisons de ce rassemblement. J'ai observé que la lumière de la chambre s'allume et s'éteint à intervalles réguliers comme si on y faisait de petites réunions clandestines pour se donner peut-être des codes secrets ou pour s'échanger des informations. Y'en a eu une à neuf heures quarante-trois, puis à dix heures six, à dix heures trente-deux et à onze heures quatorze.

— Mais il est juste dix heures et quart. Comment t'as pu noter des affaires qui sont arrivées à dix heures trente-deux et à onze heures quatorze s'il est juste dix heures et quart.

— Bah ! qu'il fait. L'heure, c'est pas important.

— Ben pourquoi tu marques l'heure si c'est pas important ?

— Ben, pour que ça fasse sérieux, c'est tout ! Bon, tu veux l'entendre ce que j'ai découvert, oui ou non ? L'heure, c'est juste pour dire à peu près. L'important,

c'est ce qui se passe derrière les murs, c'est les réunions et le nombre de personnes.

— Tu sais combien ils sont ? Tu les as comptés ? Parce que les rideaux sont tirés, les stores sont baissés, c'est difficile de savoir combien ils sont et aussi ce qu'ils font.

Lucien pousse un long soupir d'exaspération.

— Je les ai pas comptés, mais j'ai mis un chiffre à peu près. Quant à ce qu'ils font, ça prend pas la tête à Pépinot\* pour le deviner.

— Bon, si je résume, on va aller voir la police pour leur dire qu'à telle heure pas certaine, un nombre imprécis de personnes faisaient on ne sait pas trop quoi dans une maison où on ne voyait rien. Tu crois vraiment qu'ils vont nous prendre au sérieux ?

---

\* Pépinot (et Capucine) est une marionnette qui a donné son nom à une émission célèbre de Radio-Canada dans les années cinquante. Ici, Lucien emploie incorrectement le nom de Pépinot. L'expression exacte est « Avoir la tête à Papineau ». Louis-Joseph Papineau était un brillant homme politique du Québec du XIX<sup>e</sup> siècle d'où l'origine de l'expression. Louis-Joseph Papineau a donné son nom à un pont, à une polyvalente ainsi qu'à une rue importante de Montréal.

— Pépé, mon ami, tu vois tout en noir. Faut être plus positif si tu veux convaincre la police. De toute façon, tout ce qu'elle veut, c'est des bandits à arrêter. Pis des bandits, en v'là ! C'est même plus que des bandits, ce sont des traîtres, des espions, des communistes lettons qui travaillent pour les Russes pis qui préparent un mauvais coup. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— C'est peut-être juste une fête ?

— Une fête ? Pourquoi une fête ? Qu'est-ce qu'ils pourraient bien vouloir fêter ?

— Ben leur nouvelle maison ! Ce sont les nouveaux propriétaires. Alors ils fêtent leur nouvelle maison en suspendant la crème arrière\*.

— La crème arrière ?

— C'est le nom qu'on donne à ce genre de fête. C'est comme le baptême de la maison.

Ça se fait de plus en plus y paraît. C'est maman qui l'a dit au souper. D'ailleurs,

---

\* La crème-arrière : confusion avec le mot « crémaillère ». Pendre la crémaillère. Crémaillère : tige de fer à crans qui permet de suspendre à diverses hauteurs une marmite dans une cheminée. Pendre la crémaillère : fêter son installation dans une nouvelle demeure (dictionnaire *Le Grand Robert*).

c'est à une fête comme ça qu'ils sont allés, mes parents, ce soir. Des amis, de je sais pas où.

— Pis toi, tu crois ça ?

— Ma mère, c'est pas une menteuse, que je rétorque avec colère.

— C'est pas ça que je dis. Je te demande si tu crois vraiment que des espions ont vraiment du temps à perdre à organiser des fêtes comme ça ? Y sont pas ici pour s'amuser, tu sais.

Je ne réponds pas. J'avoue que l'argument n'est pas bête.

— Chez vous, continue Lucien en constatant qu'il vient de marquer un point, quand vous faites une fête, les invités vont-tu tout le temps remplir les poubelles avec des boîtes vides au point qu'il y en a un gros tas derrière le hangar ? Tiens ! (Il me tend ses jumelles.) Regarde si tu me crois pas... Des boîtes toutes blanches, toutes de la même grosseur, qu'ils empilent les unes sur les autres en regardant tout autour pour être certains que personne ne les voit. Je les observe depuis une heure dans leur drôle de manège. Chaque fois que quelqu'un sort, c'est pour aller jeter une boîte blanche. Tu trouves ça normal ?

J'avoue qu'en voyant ces grosses boîtes, je reste bouche bée, mes yeux pointant le bout du bras de Lucien qui pointe le tas de poubelles.

— Pépé, il faut prendre ton courage dans tes mains et aller voir c'est quoi ces boîtes-là.

— Pourquoi moi ?

— Parce que, moi, j'ai la trouille, avoue candidement mon ami.

Je suis complètement estomaqué par l'audace et le sans-gêne de mon froussard de Lucien. Non, mais, à quoi il pense, celui-là ? Que moi, je ne l'ai pas, la trouille, peut-être ? Si ce sont des espions, et je suis de plus en plus convaincu qu'ils en sont, et s'ils m'attrapent, et s'ils me mettent dans leur valise cosmétique, hein ? Qui va venir à mon secours ? Pas lui certain ! Alors, adieu Montréal et bonjour Moscou !

Mais je ne vais quand même pas me dégonfler et lui montrer ma peur. Dans un duo de héros, si l'un n'est pas brave, l'autre n'a pas le choix de l'être, sinon à quoi ça sert d'être des héros ? Dans une équipe qui se tient, y'en a toujours un qui pense et l'autre qui agit. Et, malheureusement, celui qui pense depuis le début

de toute cette histoire, jusqu'à la bouffe et au désaltérant, c'est Lucien. Alors...

Alors, ben je suis descendu. Je me suis rendu vers le tas de poubelles. Vite fait, en me pinçant le nez, tellement ça sentait le poisson, je suis revenu vers le hangar. J'arrive. Je referme la porte, je me dépince le nez, je respire un grand coup pour chasser l'odeur dégueulasse des caisses en styromousse et surtout pour permettre à mon sang de se remettre à circuler dans mon corps quasiment pétrifié par l'horreur de ma découverte. J'ai la langue collée au palais, tellement j'ai la bouche sèche. J'avale vite fait une longue gorgée d'orange Crush.

— Ben quoi, Pépé, parle ! Qu'est-ce que t'as ? T'es blanc comme un drap. On dirait que t'as vu des revenants.

— On avait raison, Lucien ! Les boîtes, ça sent le poisson à plein nez. Ce sont des communistes, c'est certain, maintenant ! Des espions !

J'ai planté mes yeux dans ceux de Lucien. On se regarde en silence. Je sais que les mêmes pensées agitent nos cerveaux en ébullition.

— Les piranhas ! avons-nous la force d'articuler.

On allait sortir de notre cachette en courant pour aller avertir la police quand on a entendu la porte de la galerie des espions s'ouvrir, puis se refermer dans un petit claquement de porte moustiquaire.

Et là, je reconnais la voix de maman. Et Lucien reconnaît celle de sa mère. Et celle de madame Gladu qui va bientôt appeler la voisine-espion par son nom : madame Léger.

La famille Léger (prononcer Lédjère) vient de l'Acadie. On y parle un drôle de français avec un accent tellement gros qu'on dirait du russe ou plutôt du letton qui ressemble à du russe.

Cette semaine, monsieur Léger a fait venir, de son Acadie natale, des caisses de homards et ils ont invité les voisins à venir les déguster avec eux, idée de faire connaissance. Papa et maman n'en avaient jamais mangé de leur sainte vie, du homard, parce que ça coûte les yeux de la tête.

Le lendemain matin, papa et maman sont encore sous le charme de la soirée qu'ils ont passée chez les Léger. « Des perles ! » qu'elle ne cesse de répéter ma chère maman. Tellement avenants qu'elle en pleure presque en se rappelant la gen-

tillesse de madame Léger et celle de leurs trois enfants qui ont, paraît-il, des yeux d'un bleu à se mettre à genoux devant. C'en est au point que je me dis qu'elle exagère. Que j'en ai aussi des yeux, pas bleus, peut-être, mais bruns, et beaux, et qu'il faut juste prendre le temps de bien les regarder.

Le lundi suivant, à l'école, au pupitre juste à ma droite, j'ai vu apparaître Louis Léger, le fils aîné de nos voisins. Un garçon grand, mince, blond. Avec des yeux bleus comme la mer, tellement beaux que je crois n'en avoir jamais vu d'aussi beaux de toute ma vie. Avec un sourire, un sourire à vous décrocher le soleil du ciel. Tellement que je crois bien que toutes les filles de la classe sont tout de suite tombées amoureuses de lui, sauf Carole qui portait pas ses lunettes ce matin-là et qui a pris un peu de retard sur les autres.



Louis a été un grand ami. Encore aujourd'hui, il m'arrive de penser à lui parfois.

Dans toute cette aventure, une seule chose sera restée vraie de toutes les peurs

que nous nous sommes inventées, Lucien et moi, c'est qu'en effet nous aurons évité un grand malheur : celui de passer pour deux parfaits crétins.

Ce que nous n'avons jamais cessé d'être, je le crains.



2

**Le petit bois  
de la mère Beauchamp**





**I**l y a, aux limites nord de notre quartier, un petit boisé. Dans une dépression de terrain, long de quatre cent cinquante pieds environ et de deux cent quatre-vingts de large, c'est le bois de la mère Beauchamp. C'est du moins le nom que nous lui avons donné, car il jouxte la maison de la vieille Beauchamp, épouse et veuve de feu le notaire du même nom.

Ce boisé fait les délices de toutes nos joutes d'Indiens et de cowboys depuis des temps immémoriaux. C'est notre terrain d'aventures de prédilection. Moins loin et beaucoup plus petit que la forêt des Sulpiciens, il est plus facile d'accès et bien plus facile à défendre contre les autres bandes de garnements qui, chaque été, nous en contestent le titre de propriété.

Il a été le champ de bataille de guerres mémorables entre nous et nombre d'envahisseurs venus des ruelles des alentours. Nous y tenons comme à la prune de nos yeux.

En ce samedi matin ensoleillé, toute la troupe est rassemblée dans notre cabane faite de branches et de vieilles tôles rouillées. L'heure est grave. Malgré tous nos efforts pour l'en empêcher, le boisé vient d'être vendu. On projette d'y construire trois quadruplex. Pour quand ? Par qui ? Mystère et boule de gomme ! Et, surtout, comment la chose a-t-elle pu se faire à l'encontre de notre volonté et sans notre accord ? Cela aussi nous dépasse. Car, enfin, c'est nous les propriétaires du lieu. C'est nous qui l'occupons depuis de nombreuses années. C'est nous qui l'avons entretenu et y avons mené les batailles épiques pour en conserver l'usage. Alors, de quel droit ces minables s'emparent-ils de notre royaume ? Et croient-ils le faire sans que nous ne leur résistions ? Si tel est le cas...

— ... Ils se mettent un doigt dans l'œil jusqu'au nombril, clame mon Lucien de lieutenant. On ne reculera pas. On est chez nous ici. On va se défendre.

— On va se défendre ! C'est ben beau, mais comment ? demande alors Gabriel.

— Et surtout avec quoi ? renchérit Léopold.

— Avec notre courage ! que je répons avec conviction.

Avec conviction, ça oui, mais sans autre argument. Et devant l'énormité du défi à relever, ma réponse ne semble pas impressionner grand monde.

— Comment ont-ils ben pu faire pour le vendre, le bois ? intervient Paulo avec son accent italien. On a arraché chacune des dix pancartes que ces assassins ont plantées devant le boisé. Y'en a pas une qui a résisté plus d'une couple d'heures... Pis là, regardez ! (Il nous montre la dernière pancarte qu'il a arrachée au moment de son arrivée. Un gros ruban de papier marqué du mot « vendu » la traverse d'un coin à l'autre. ) Vendu, sainte binne ! C'est de la sorcellerie, moi, que je vous dis.

Paulo a laissé tomber l'immense panneau de bois de trois pieds par trois pieds au centre du cercle que nous formons. Ça a fait pouf en soulevant un nuage de poussière. Tous, nous regardons cet objet inanimé chargé, du moins commençons-nous à le croire, d'un étrange pouvoir. Quelque

chose d'inquiétant, de maléfique, de diabolique !

— Bon ! Ben, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? que je lance d'une voix un brin circonspect. On va quand même pas se laisser voler le petit bois de la mère Beauchamp sans rien faire ?

Un lourd silence plane au-dessus de nos têtes. Finalement, c'est Francis qui prend la parole.

— Contre le diable, marmonne-t-il, les yeux tout ronds derrière ses grosses lunettes en fonds de bouteille qui lui donnent un air lugubre, on peut rien faire.

— Fais pas le chiqueux de guenille avec tes idées du diable, tempête Simon. Pourquoi pas Satan en personne tant qu'à y être !

— Je fais pas le chiqueux, tu sauras, Simon le toton ! Tu sauras que le diable et Satan, c'est la même chose, ignorant !

— Toton toi-même, Francis, la Taupe-à-barniques !

— Va donc chez le diable !

Un lourd silence pèse sur notre assemblée, troublé par des soupirs et des reniflements de désespoir.

— Ben si le diable est mêlé à cette histoire-là, intervient alors Ghislain d'une

voix claironnante, on n'a rien qu'à asperger le bois de la mère Beauchamp avec de l'eau bénite ! Le yable peut pas vivre où c'est qu'on a mis de l'eau bénite. C'est bien connu.

— Et où tu vas la prendre ton eau bénite ? lui demande Lucien.

— Ben à l'église, c't'affaire ! Je suis pas enfant de chœur pour rien. Je sais où monsieur le curé cache sa réserve d'eau bénite. J'en prends, je la mets dans un push-push, pis y reste plus qu'à asperger le bois. On en met dans tous les coins. Ça prend dix minutes, pis l'affaire est tiguidou ! ... Qu'est-ce que t'en penses, Pépé ?

Tous les regards se portent sur moi. On attend ma réaction.

— Le push-push, tu l'as ? que je lui demande, à mon enfant de chœur de Ghislain.

— Je vide la bouteille de Windex à ma mère et le tour est joué.

— Oui mais, ton eau, on en a besoin tout de suite. Demain, ça va être trop tard. Qui sait ce que le diable va avoir eu le temps de faire comme dégât. Et le dimanche, on est habillé trop propres. On peut pas venir jouer dans le p'tit bois. Et lundi, c'est l'école. C'est aujourd'hui ou jamais.

— Pas de problème ! répond Ghislain avec un sourire de champion de bowling. L'église est ouverte. À onze heures, y'a un mariage. J'entre par la sacristie, je prends l'eau, je la mets dans la bouteille...

— Oui, oui ! On a compris, que je dis en l'interrompant. C'est pas une mauvaise idée. Je suis pas certain que le diable soit mêlé à cette histoire, mais mieux vaut ne pas prendre de chance. Bon ! Vas-y. On t'attend ici.

— Ben ça prendrait quelqu'un pour surveiller, au cas où.

— J'y vais, moi, répond Dany.

Et ils sont partis. L'épisode de l'eau bénite a laissé un goût amer à Lucien qui ne peut s'empêcher de réagir.

— Si tu veux mon idée, Pépé, c'est pas avec de l'eau bénite qu'on va venir à bout des criminels qui vont s'amener ici avec leurs bulldozers et leurs pelle-à-steam\*... À mon avis ça tardera pas. Faut un plan beaucoup plus musclé que des prières.

— Si on y mettait le feu ? propose Gabriel. Bon, on perdrait peut-être le bois, mais, eux autres, ils l'auraient pas non plus.

---

\* Pelle-à-steam : mot usuellement utilisé à l'époque pour nommer ce qu'on appelle aujourd'hui pelle mécanique.

— Gabriel, ça t'arrive-tu de réfléchir avant de parler ? que je ne peux m'empêcher de rugir. Tu vois pas que c'est justement ce qu'ils veulent, détruire le bois ? Si on met le feu et qu'il brûle, on va juste aider l'ennemi ! Sans compter qu'on risque de mettre le feu à la maison de madame Beauchamp. C'est une madame fine, madame Beauchamp, qui n'a pas mérité ça. En plus, ça nous fait passer pour des assassins ou ben des criminels, et que c'est assez pour qu'ils nous mettent tous en prison

Il s'est passé un moment avant que quelqu'un ne reprenne la parole. Finalement, ça s'est fait, mais d'une drôle de manière. Tout d'abord, tout lentement, une idée plus ou moins brillante précédant une autre idée un peu plus audacieuse, puis, comme si l'idée de l'un nourrissait l'imaginaire des autres, les idées ont fusé de plus en plus vite pour finir dans une apothéose cacophonique où l'imagination de chacun semblait s'être débridée pour explorer des possibilités franchement brillantes, un brin audacieuses, voire téméraires ou carrément dangereuses.

— Si on leur tirait des flèches empoisonnées comme Tintin dans *L'Oreille*

*Cassée*, préconise Francis avec enthousiasme. Chez les Arumbayas, ils mettent du curare et le monde tombe mort.

— Tu lis trop, Francis ! que je rétorque. Le curare, tu sais où en trouver dans le coin ? En plus, on veut pas les tuer, on veut juste les faire partir.

— Ben si on les tue sans les faire mourir, si on les tue juste un peu, y vont s'en aller c'est sûr pis on va avoir la paix, non ?

— Francis, laisse tomber ! Ce que tu dis, c'est de plus en plus débile, dit Lucien  
Petit silence...

— On pourrait leur flanquer la frousse en mettant des pétards en dessous du siège du bulldozer pis de la pelle à steam ! propose Claude Ménard.

— Ce sont des adultes avec des bras gros de même. Les pétards, ça va juste les faire rire. En plus, qui c'est qui va les allumer les pétards quand les conducteurs vont être assis dans leur machine ?

Re-petit silence, mais moins petit que le premier.

— Ben des bibites d'abord ? On pourrait remplir la cabine du bulldozer et celle de la pelle à steam avec des milliers de bibites, dit Simon.

— Un nid d'abeilles ! surenchérit Philippe tout fier de sa trouvaille. Avec des centaines d'abeilles dans le cockpit, c'est sûr que tes matamores, avec leur gros bras, y resteront pas assis longtemps sur leurs grosses fesses.

La troupe s'est mise à rigoler et à tré-pigner devant cette trouvaille franchement géniale. S'ensuit un minuscule tout petit-petit-petit silence.

— Une mouffette ! Ça, ça pue en masse pendant des jours et des jours, qu'il faut tout laver au jus de tomate pendant des mois de temps pour se débarrasser de l'odeur ! Je sais où y'en a une de cachée. Et je sais comment la capturer sans danger. J'ai la cage pis toute... intervient Gérald, dit le taureau, parce qu'il a le cou aussi large que la tête.

Plus de silence du tout.

— Creuser un trou assez grand recouvert de branches pour que le bulldozer ne le voie pas, pis qu'il reste pris dedans... dit Camil.

— Bravo !

— Boucher les serrures avec du mastic, dit je ne sais qui.

— Remplir les cabines avec le contenu d'un tas de poubelles...

— Du caca de chien sur les sièges !  
— De la colle forte sur les sièges !  
— De la mélasse sur le plancher des  
cabines !

— Couvrir les vitres de papier journal  
avec de la colle forte !

— Du sucre dans le tuyau d'essence !  
Ça vous brûle un moteur dans le temps  
de le dire.

— Bloquer les chenillettes avec de  
grosses roches !

— Couper les câbles de la pelle-à-  
steam !

— Scier les manches de contrôle. Avec  
une bonne scie à fer, dix minutes, c'est  
fait !

— Remplir de roches les tuyaux  
d'échappement. Le moteur explose !

— Le soir, se mettre ensemble pis rem-  
plir les trous au fur et à mesure qu'ils les  
creusent...

Je lève les bras en cherchant à impo-  
ser le calme.

— Wow ! On se comprend plus. Vous  
parlez tous en même temps. J'ai pas le  
temps d'écrire vos idées. Un à la fois,  
sainte misère !

C'est à ce moment que Ghislain et  
Dany arrivent avec leur bouteille d'eau

bénite. Alors, pour calmer les ardeurs de tout un chacun et afin de mettre le diable hors de notre portée, on a fait une longue procession et on a procédé à la bénédiction du boisée de la mère Beauchamp. Cela fait, j'ai pu, avec l'aide de Lucien, prendre en note les idées de tout le monde.



Le lundi suivant, il fait une de ces journées à vous donner le goût de vous promener nu-fesses. Dans la classe, la chaleur est tout simplement insupportable. Les stores sont baissés pour empêcher le soleil de nous cuire sur place, mais rien n'y fait. À quatre heures, c'est à la spatule qu'on doit se décoller le derrière de nos bancs surchauffés pour enfin prendre l'air.

À quatre heures quarante-cinq, le temps de déposer nos sacs d'école dans un coin de nos cuisines respectives, les douze membres de la troupe sont rassemblés dans le boisé de la mère Beauchamp toujours intact. Bien que rien n'ait été défait : ni arbres, ni buissons, ni la cabane, nous traînons tous un visage long comme la misère. C'est qu'une nouvelle pancarte a été ins-

tallée devant notre royaume avec le même terrifiant bandeau blanc marqué VENDU.

Bien sûr, en arrivant, Paulo et Lucien se sont jetés dessus comme des chiens enragés. Ils l'ont arrachée et ils ont même pissé dessus dans un geste d'ultime affront pour bien signifier au monde entier leur dépit et leur... impuissance.

Mais ce n'est pas tant la pancarte qui nous a fabriqué ces faces d'enterrement, que les deux engins stationnés de chaque côté : un bulldozer et une pelle-à-steam grosse à vous arracher la moitié du petit bois d'un seul coup de gueule.

À côté de ces deux mastodontes, nous ne faisons pas le poids. Même avec la plus déterminée des déterminations et le plus courageux des courages, l'équilibre des forces en présence ne laisse aucun doute sur la conclusion à attendre du combat que nous nous apprêtons à livrer. C'est David contre Goliath, et un Goliath tout en acier renforcé, avec des pelles, des dents, des moteurs et une méchanceté qui rendent bien ridicules nos faibles prétentions et nos rachitiques moyens de défense et de riposte.

Un silence de salon funéraire flotte au-dessus du cercle que nous formons à l'intérieur des limites de la cabane. C'est

finalement Gabriel qui s'agite faiblement d'une plainte en forme de désespoir.

— Contre des machines pareilles, marmonne-t-il complètement défait, on ne peut rien faire.

Un long soupir s'exhale de ses lèvres mi-closes. Un soupir soutenu et prolongé par celui du reste de la troupe. Seul Lucien n'est pas contaminé par cet accès d'abrutissement. Au contraire, le voilà debout, rouge de colère, les mains sur les hanches, ce qui lui donne un air de général en chef.

— Qu'est-ce que c'est ça, toutes ces faces de carême qu'on se croirait dans un enterrement ? De vraies lavettes ! Vous devriez aller jouer avec vos poupées, bande de fillettes pleurnichardes !

— Tu peux ben nous traiter de fillettes tant que tu veux, réplique Ghislain, n'empêche que Gaby a raison.

— Gaby, y'a peur de tout. Hier, c'était le yable, aujourd'hui c'est les machines, demain ça va être les papillons.

— Va donc chez le bonhomme, Lucien Leblanc, riposte Gaby avec colère.

— Moi, je suis d'accord avec Gaby et Ghislain, fait Simon. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse contre des machines pareilles ?

— Aïe, les gars ! Coucou ! Réveillez-vous ! Dans cette histoire, y'a rien de nouveau qu'on n'ait pas vu venir. On savait qu'il y aurait un bulldozer pis une pelle-à-steam.

— Ce qu'il y a de neuf, c'est que, des machines aussi grosses, j'en n'ai jamais vu d'aussi proche. C'est pas juste grand, c'est énorme.

— Mon père, lui répond Lucien, y dit que plus c'est grand pis plus c'est gros, plus ça tombe de haut pis plus ça s'écrapoutit solide en tombant.

— Ça, c'est des mots qu'on dit quand on est devant rien. Mais une fois qu'on est placés devant un ennemi aussi puissant, c'est une autre paire de manches.

— Mais samedi, toi-même tu disais...

— Samedi, j'imaginai pas qu'on se battrait contre des monstres pareils !

Simon se tourne alors vers moi et me dévisage. Je n'ai encore prononcé aucun mot.

— Pis toi, Pépé ? C'est quand même toi le chef ! Qu'est-ce que t'en penses ?

Mis ainsi sur la sellette, je me dois de réagir. Mais je prends mon temps. Inutile de me précipiter dans le piège sans mettre de l'ordre dans mes propres pensées. C'est

que, moi aussi, les machins-machines me font peur.

La première question à régler est celle-ci : ai-je vraiment le goût de me lancer dans une guerre contre ces machines ? Deuxième question : avons-nous les moyens, sinon de gagner, au moins de mener une bataille dont nous ne sortirons pas complètement anéantis ? Troisième question : la troupe a-t-elle la volonté de résister ?

Cette dernière question est, des trois, la plus déterminante. Mes gars ont-ils assez de tripes pour se battre contre un ennemi infiniment plus puissant qu'eux tous réunis ?

Pour le savoir, suffit de lire dans leur tête, dans leur cœur, dans leur ventre. Bon, disons que les tripes, la cervelle et le cœur des autres, pas certain de vouloir me mettre le nez là-dedans. Ça ne doit pas être très joli à regarder, ni très bon question d'odeurs, surtout les tripes. Contentons-nous de regarder leurs yeux. C'est déjà suffisamment éloquent. J'ai devant moi une armée en pleine déroute. Pas de quoi tirer de ce ramassis de morpions de quoi former un commando le moins efficacement.

Je me lève. Lucien se rassoit. À nouveau, je déplace mon regard, cette fois vers le ciel, comme si j'en attendais un message, un signe, une réponse. Finalement...

— C'est pas samedi qu'il nous fallait du courage ! que je lance alors d'une voix ferme. Samedi, c'était juste du remuage de méninges, des fanfaronnades, des cris de chats de ruelle. Le vrai courage, c'est aujourd'hui qu'il nous le faut. On a tous envie de faire dans notre culotte en voyant l'ennemi en face ! Ben, c'est ça le courage.

— Quoi ? fait Ghislain en ouvrant grand ses yeux. Le courage, c'est de faire dans sa culotte ?

— Épais ! Essaie de lire entre les mots si t'as la cervelle pour le faire, ce dont je ne suis pas certain, au lieu de dire des nounouneries pareilles... Le courage, c'est le contraire ! C'est justement de pas faire dans sa culotte même si on a peur au point de vouloir faire dans sa culotte. Si on abandonne maintenant, qu'est-ce que vous allez raconter à vos enfants plus tard... Qu'au moment où le monde avait besoin de vous, vous êtes partis la queue entre les jambes vous cacher sous

les jupes de votre mère ? C'est ça que vous voulez laisser comme souvenir à vos enfants pis à vos petits-enfants ? C'est pas samedi qu'il nous fallait du courage, c'est aujourd'hui. Samedi, c'est du vent ! Aujourd'hui, demain pis après-demain, ce seront les jours les plus longs. Et moi, je sais que vous êtes capables de ce courage. Ensemble, nous vaincrons ! Messieurs, je suis fier d'être votre chef !

Bon, je ne suis pas certain que la fin de mon discours ait été livré dans ces termes exacts, mais c'est ce que j'aurais voulu leur dire quand je les ai vus debout, mes hommes, mes lanciers, mes troufions, le cœur fier, l'allure ... Bon question d'allure, on repassera.



Ce même soir, après le souper, à la brunante, des ombres noires se déplacent discrètement du côté du boisé de la mère Beauchamp. Elles sont douze, avec des pelles à la main qui piochent et qui creusent dans un silence clandestin. En trente minutes, un immense trou de quatre pieds de profond, long de dix pieds et large de huit étend sa masse sombre de-

vant nous. Subrepticement, des branches le recouvrent sur lesquelles est jeté un fin tapis de terre fumante.

Les vitres de la cabine de la pelle-à-steam sont recouvertes de journaux badigeonnés à la colle forte, les serrures sont bourrées de mastic et de colle. Huit heures trente sonnent. Chacun rentre chez soi. La guerre est maintenant déclenchée. L'heure du non-retour a sonné. Chacun dormira d'un sommeil angélique, fier de lui-même et impatient de constater les résultats du sabotage le lendemain en se rendant à l'école.



Le voilà qui se pointe enfin, le premier matin de cette guerre. Réglons tout de suite une chose : pour le sommeil angélique, on repassera. Pas foutu de fermer l'œil. Et quand je me suis enfin endormi, ça été pour me voir poursuivi par des tracteurs, des bulldozers et des milliers de pelles mécaniques enragées et par tout un régiment de bœufs\* qui

---

\* Bœufs : terme péjoratif désignant un policier. Le mot flic n'était pas encore très à la mode à



me piétinaient, m'étrippaient, me fusillaient et m'emprisonnaient dans une geôle puante, suintante et noire. Bref, je suis mort dix fois et me suis réveillé aux aurores à moitié vivant, estropié et l'esprit tout enchifrené.

Mais à toute souffrance, sa récompense !

En passant devant le boisé de la mère Beauchamp, dans un long détour qui m'éloigne de l'école plutôt que de m'en rapprocher, une scène des plus réjouissantes se déroule devant moi. J'y rencontre Lucien et Simon qui savourent le spectacle. Dans le trou que nous avons creusé s'est enfoncé l'immense bulldozer que les jurons intempestifs de son conducteur ne parviennent pas à sortir de son piège en raison des roches que nous avons introduites dans le mécanisme des chenillettes. Impossible de faire se mouvoir le lourd et instable véhicule.

À côté, dans un chapelet d'injures, trois hommes, la casquette tout de travers, contemplent les vitres de la pelle mécanique complètement opacifiées par une galette de journaux maintenus en place par un glaçage de colle aussi dur que de la pierre.

Derrière, trois contremaîtres désemparés vont et viennent, suivis d'autant de policiers qui, eux, regardent la scène d'un air amusé. On entend les trois premiers échanger des propos incompréhensibles en raison de la distance, propos accompagnés de gestes qui rendent éloquents le contenu inaudible de leur conversation qui doit rouler autour des sujets suivants : « Que j'attrape jamais les petits %\$@#&\* qui nous ont fait un tour pareil. Ils ne sont pas mieux que morts ! » ou alors « On les pend par les ouïes, on les écorche, on les massacre, pis ensuite seulement, on leur demande si c'est eux, les coupables ! »

Bref, rien que des choses qui embauvent l'âme des saboteurs que nous sommes. En passant derrière Lucien, je lui suggère quand même d'effacer le rictus qui lui illumine le visage et de ne pas s'attarder sur les lieux du crime plus que nécessaire. Une satisfaction par trop apparente pourrait paraître suspecte à cette horde de nazis.

Il faut que vous sachiez, chers amis, qu'en 1962, le terme nazi est très utilisé pour désigner tous les ennemis de la nation que nous formons, nous enfants. Un relent de cette grande et effroyable

Seconde Guerre mondiale qui embrasa le monde entre les années 1939 et 1945 ! Guerre dont nous n'avons pourtant pas été témoins, mais dont une multitude de films nous restituent l'essentiel des péripéties. Étaient donc des nazis, nos parents parfois, nos maîtres souvent et, toujours, les bandes rivales des ruelles des alentours et toutes les légions de barbares qui servent d'ennemis imaginaires à nos jeux de guerre que nous improvisons. Et aujourd'hui, ce sont aussi ces travailleurs de la construction et les policiers qui les accompagnent.

Cette première journée d'hostilité est donc vécue dans l'euphorie. La victoire nous semble à portée de main. Nos récréations, les allers et retours de l'école sont animés de joyeuses discussions sur la manière dont il faudra maintenant s'y prendre pour faire crier grâce à cet ennemi désormais, du moins nous en sommes persuadés, à demi terrassé. Aussi nous retrouvons-nous dans le bois de la mère Beauchamp pour une autre veillée d'armes dès la septième heure de cette merveilleuse soirée encore chaude.

Nous sommes accueillis par deux surprises : l'une bonne, l'autre mauvaise.

Commençons par la bonne : le petit bois est intact. La mauvaise, le bulldozer a été sorti de sa fâcheuse position et les vitres de la pelle mécanique sont rutilantes de propreté. Une deuxième constatation nous dévoile que les quinze pieds de terre meuble qui servent de vestibule au boisé, là où la veille nous avons creusé le trou fatidique, sont maintenant couverts d'un tapis de garnotte de près d'un pied d'épaisseur. Impossible d'y enfoncer nos pelles.

Devant l'entêtement de ces barbares, nous décidons de passer à la deuxième phase de notre plan de résistance active : la mélasse, le goudron, les plumes et les abeilles.

Seconde attaque, second succès, plus retentissant encore que le premier du fait qu'il s'enrichit des lauriers du premier et de la frustration ressentie par l'ennemi de n'en pas connaître les auteurs.

Le matin suivant, dix hommes fulminant comme des bêtes enragées, six policiers aux regards sinistres contemplent les dégâts. On commence à prendre l'affaire au sérieux. Elle le sera davantage demain, si l'ennemi persiste dans son entêtement.

Le soir, une nouvelle surprise nous attend, une surprise de la taille de la tour de la place Ville-Marie qu'on vient d'inaugurer dans le centre-ville et qui est, dit-on, gigantesque. En arrivant devant le boisé toujours intact de la mère Beauchamp, le bulldozer a été remis en état de même que la pelle mécanique. Finis les abeilles, la mélasse sur le plancher des deux mastodontes, la colle sur les sièges ainsi que le goudron et les plumes sur les vitres des deux cabines.

Mais la surprise n'est pas là. La surprise, elle se déplace en claudiquant, en toussant et en crachant, avec une vieille casquette de tweed vissée sur un crâne à moitié dégarni, et une veste trouée couvrant ses épaules voûtées. On a engagé un gardien pour surveiller les lieux. Un vieux monsieur, maigre, tout nouveau, le nez trop long, les yeux humides comme si des larmes s'y cachaient en permanence, la barbe pas faite, drue et grise qui creuse ses joues flétries. Ses doigts sont tout jaunes, ses ongles sales et il pue le vieux tabac. Bref, un obstacle pas très compliqué à confondre.

Comment je sais tout ça ? Ben, c'est qu'on le connaît bien, le vieux gardien.

C'est le père Gladu, du haut de la rue. La surprise, la vraie, la seule, c'est qu'il ne soit pas ivre. Enfin pas encore ! En général, le père Gladu est fin saoul dès dix heures du matin et ne désemplit pas de tout le reste de la journée. Mais pas ce soir.

Quand j'arrive au petit bois, le vieux Gladu sobre comme un hussard entre deux chopines vient de sortir de sa baraque. Oui ! Faut vous dire que l'ennemi n'a pas désarmé. Au contraire, il a renforcé ses positions en installant, à l'orée du bois, une roulotte grise à laquelle est rattaché un fil gauchement raccordé au câblage électrique de la rue. Un autre fil, plus inquiétant celui-là, nous indique qu'ils ont aussi branché une ligne téléphonique.

Donc, disais-je, le père Gladu est sorti pour faire sa ronde. Il marche de long en large en rotant, en crachant et en fumant sa vieille pipe. Il me voit. Me fait signe de venir. L'air de rien, je m'approche. Sans préliminaires, il me déballe son petit sermon.

— Mon gars, je suis pas le demeuré que vous croyez que je suis. Si ces crétins de l'Excavation Technical and Builders et l'assortiment de bœufs qui sont venus hier et aujourd'hui n'ont pas la jugeote

de mettre un nom sur les coupables des mauvais coups perpétrés ici, moi, en tout cas, j'ai une fameuse idée de qui c'est. Et tu ferais mieux de dire à ta gang de pas de tête qui se cache dans le petit bois de pas faire leur smattes avec moi. J'ai le téléphone. Compris !

J'ai compris. Et j'ai bien compris. Et j'ai souri, mais là, vraiment souri. Pas un sourire de désarroi, pas un sourire jaune. Non, un vrai de vrai sourire ! De contentement et de soulagement aussi ! L'idée de causer du tort à l'ivrogne m'aurait répugné. Mais plus maintenant. Maintenant qu'il a choisi son camp, l'affaire est claire. On le passera à la moulinette, comme les autres. Ce soir, c'est l'attaque finale, les grandes manœuvres. Ce soir, pas de quartier ! Tout passe et trépassé !

Je me suis rendu derrière la maison de la mère Beauchamp par où j'ai pu pénétrer dans le petit bois sans attirer l'attention du père Gladu. J'ai rejoint ma troupe de saboteurs qui m'attend à la cabane. Nous avons élaboré le plan de match.

Priorité numéro un : se débarrasser du gardien. La chose est réglée en trois coups de cuiller à pot. Un plan, mes aïeux, spectaculaire !

Dans la roulotte, dos à la fenêtre, le gardien sommeille, les pieds sur le comptoir. Un trou d'aération dans le bas du mur. Pas très grand, le trou, mais assez pour laisser passer notre arme secrète. Ghislain, Lucien, Mario et Gabriel sont chargés de la mission.

Les deux premiers tiennent une cage plutôt aplatie recouverte d'un grand tissu sombre. Ils se dirigent vers l'arrière de la roulotte, placent l'ouverture de la cage en face du trou d'aération. Ghislain soulève le portillon de la cage. Lucien, à l'aide d'une branche, pique l'intérieur de la cage pour obliger son locataire à pénétrer dans la roulotte où dort le gardien.

Une fois la bête à l'intérieur, on bouche le trou avec une grosse pierre, question que la surprise ne revienne pas sur ses pas. Mario et Gabriel s'avancent à leur tour, retirent prudemment la pierre et introduisent, par le trou ainsi dégagé, deux immenses matous miteux. Ensuite avec de gros bâtons, ils font un vacarme de tous les diables qui réveille en sursaut le vieux gardien.

On entend alors une chaise qui se renverse. Des cris, des miaulements, puis un énorme hurlement suivi par le bruit d'une

porte qu'on cherche désespérément à ouvrir et ces mots lâchés au travers d'un tas de jurons :

— Va-t-en, animal des enfers ! Décampe ! Par où t'es entré ? Pouah ! Bout-de-ciarge, elle m'a arrosé ! Saleté de mouffette de m... ! Attrape ça ! Pis ça !

Et on entend des bruits de casseroles sur les murs, de verre brisé. La porte cède finalement. Les deux chats bondissent à l'extérieur dans des miaulements et des crachotements agressifs. Puis surgit le père Gladu qui s'éloigne dans une course folle, en hurlant de désespoir. Il court si vite qu'on dirait que le feu lui caresse le derrière.

Le soir tombant, on referme rapidement la porte, question d'y laisser la bête puante prisonnière des lieux afin qu'elle ne nous encombre pas. Et on se met au travail. Les cheminées d'évacuation des gaz du bulldozer et de la pelle mécanique sont remplies de garnotte qu'on entasse à coups de bâton de hockey. Du sucre est ajouté dans le conduit d'essence. Dix minutes plus tard, fini, merci, bonsoir !

Dodo, rêve, réveil !

Le matin suivant, en se rendant à l'école, on fait un bref arrêt pour constater les résultats de notre opération coup

de poing de la veille. Succès sur toute la ligne ! Cinq voitures de police, une dizaine de travailleurs et de contremaîtres, une flopée de badauds qui rigolent, signe que notre combat connaît une notoriété croissante, ce qui en rehausse l'éclat et en confirme la justification.

Hélas, les réveils trop brusques sont aussi les plus cruels.

Ce soir-là, appuyés sur nos pauvres pelles invalides, la troupe et moi, nous nous retrouvons devant le boisé de la mère Beauchamp. Le spectacle est d'une affligeante cruauté. Le boisé n'est même plus un champ. Il est devenu une désolante terrasse couverte de terre ravagée et fumante.

Tous les arbres, arbustes, plantes et buissons ont été arrachés, déracinés et jetés pêle-mêle dans les ornières qui ceinturent le terrain. Un surplus de pierres et de terre les a ensevelis aux trois quarts. Au milieu du saccage, le bulldozer et la pelleuse sont là, bras levés comme s'ils saluaient leur victoire définitive sur des gamins désormais conquis et à jamais conscients de leur vulnérabilité.

Cruelle leçon qui allait avoir sur nous de terribles conséquences. Par cette dé-

faite, notre enfance allait en prendre un dur coup. Notre belle naïveté, notre grouillante effervescence entamaient leur lent mais inexorable déclin.

Et là, sans se regarder, d'un mouvement unanime, désordonné, dans un élan désespéré de résistance, nous nous sommes mis à piocher la terre, à creuser avec rage et entêtement au milieu de nos larmes chaudes. Puis nous nous sommes arrêtés, à bout de souffle, conscients plus que jamais de notre indéniable et définitive défaite.

Malgré tous nos efforts et nos coups de pelle enragés, nous avons à peine entamé la surface de la terre poussiéreuse. Alors, Lucien a eu une idée. Une idée qui, sans nous consoler, nous redonna un peu de notre dignité perdue. Nous plantâmes au centre du terrain, un des arbres déracinés.

Et maintenant, appuyés sur nos pelles, nous regardions ce qui restait du boisé de la mère Beauchamp. Tristes et inconsolables, nous admirions, à travers ce dénuement, le cadavre de nos joutes d'enfants sauvages et libres. S'envolaient nos tournois de chevaliers, nos constructions si farouchement défendues contre les envahisseurs abhorrés. Notre monde basculait dans une inconfor-

table imprécision. Qu'allions-nous devenir ?  
À quoi ressembleraient nos prochaines vacances ?



Six mois plus tard, le dernier bois du quartier était remplacé par un hideux quadruplex.

Au printemps de l'année suivante, ce fut au tour de la forêt des Sulpiciens de subir les mêmes outrages. Et alors commença, pour chacun d'entre nous, le long décompte des années, des mois, des semaines et des jours qui nous séparaient de l'âge adulte.

Avec les arbres du boisé de la mère Beauchamp, on avait arraché de nos cœurs notre belle innocence. Notre enfance était désormais derrière nous. Bientôt, nous allions devenir des adolescents tout boutons.

Je dois tout de même vous dire, mes chers amis, alors que s'achève cette histoire et malgré les cinquante années qui m'en séparent, qu'il y est toujours, ce magnifique érable que nous avions planté, les copains et moi. L'ennemi n'aura pas eu le courage de l'abattre une seconde fois. Il de-

meure le fier et inaltérable témoin de notre  
obstination et de notre courageux combat.  
Il témoigne encore de notre victoire.

3

*L'anniversaire  
de Papa*





C'est la fête de papa. Je lui ai offert une carte avec un beau texte à l'intérieur et une chemise que maman et moi lui avons achetée hier au magasin Dupuis & Frères.

Pour l'occasion, grand-père et tante Romane sont venus partager notre souper. L'oncle Théo ne pouvait être présent. Nouvellement employé comme chauffeur d'autobus pour la Commission de Transport de Montréal, il travaille toutes les fins de semaine.

Autour de la table, les sourires et la bonne humeur règnent. Ce que j'ignorais, c'est que ça n'allait pas durer longtemps.

Il fait une journée superbe, pas fraîche, presque chaude. Dans la cuisine, près du poêle, et malgré les fenêtres ouvertes, la température est inconfortable. Pour étan-

cher sa soif, grand-père a ingurgité trois bières froides. C'est au-delà de ses capacités. Grand-père ne supporte pas très bien l'alcool. Ça le rend querelleur et insensible aux paroles qu'il prononce.

Donc, dans la maison, il fait chaud ! Quatre-vingt-trois degrés Fahrenheit avec une humidité qu'on dirait bien qu'on a viré les pôles à l'envers. On doit se trouver quelque part entre la Floride et les Bermudes. Là-bas, il fait une chaleur sans bon sens.

Remarquez, je dis ça, mais je ne fais que répéter ce qu'on raconte. Je n'y suis jamais allé. Ni en Floride ni dans les Bermudes. Ni moi ni aucun membre de ma famille d'ailleurs.

Ça aurait pu changer. Tante Romane se promettait de passer sa lune de miel à Miami avec l'oncle Théo. Mais ils se sont mariés le 23 août. Pas de chance ! Un ouragan s'était abattu sur Miami. Les dégâts étaient considérables. L'aéroport était fermé. Tout le sud de la Floride était en état d'urgence. Leur vol avait été annulé au dernier moment. Alors, bien sûr, adieu hôtel chic, bains de mer et bronzage. Ils ont passé leur lune de miel à Québec sous la pluie battante.

Le mariage de tante Romane n'a pas été célébré à l'église, mais à l'Hôtel de ville au grand désespoir de grand-père qui a pris ça comme un affront personnel. Tout ça parce que l'oncle Théo est divorcé et que les divorcés ne peuvent pas se remarier à l'église.

Tante Romane s'en foutait royalement. Elle était persuadée que son mariage allait être célébré par Jean Drapeau en personne, ce qui n'aurait pas été qu'une petite affaire.

Jean Drapeau, c'est le maire de la ville de Montréal, quasiment son propriétaire avec ce qu'il dit que c'est sa ville par-ci, et que c'est sa ville par-là comme s'il était tout seul à vivre dedans.

Mon grand-père, il ne l'aime pas, le maire Drapeau. Je dirais même qu'il le déteste. Je suis certain qu'il se réveille la nuit pour mieux le haïr. Il trouve qu'il ressemble à Hitler avec sa petite moustache en forme de poils de brosse à dents. Grand-père prétend qu'il faut se méfier des petites personnes qui ont des idées de grandeur. L'histoire récente a prouvé que ça menait tout droit à la catastrophe.

— Regardez Napoléon, Hitler (encore lui), Néron, Staline, Khrouchtchev,

Louis XIV qu'il fallait jucher paraît-il sur des souliers à plateforme pour qu'il dépasse d'une tête ses ministres qu'il prenait pourtant soin de choisir encore plus petits. C'est lui, Louis XIV, qui a mené la France à la banqueroute avec ses idées de grandeur de palais de Versailles et tout et tout. Ça va être la même chose avec Drapeau, peste mon grand-père au premier qui cherche à le contredire. Vous verrez si je ne dis pas la vérité, qu'il ajoute en rabattant son poing sur la table. Dans dix, quinze ans, Montréal sera en faillite.

Mon grand-père, qui est lui-même de petite taille – il peine à atteindre cinq pieds trois pouces même en se tenant sur la pointe des pieds quand, debout, il discute avec un contradicteur – n'a pas beaucoup d'instruction. Mais personne ne peut l'accoter côté personnages historiques, avec une prédilection pour les empereurs et les hommes d'État de petit gabarit. Il lit tout ce qui les concerne, s'abreuve à tous les commentaires historiques, a lu toutes les biographies publiées. C'est, en ce domaine, un autodidacte de haut calibre.

Si certains trouvent parfois grâce à ses yeux, comme Napoléon ou Louis XIV, en revanche Jean Drapeau, lui, il ne passe

pas. Surtout son idée complètement foireuse d'un métro construit sous terre. Mon grand-père dit qu'on ne lui ôtera pas l'idée de la tête que, les tunnels, c'est juste bon pour les marmottes.

— Jamais, clame-t-il à qui veut l'entendre, jamais ô grand jamais on ne le fera marcher à quatre pattes ni ramper comme un ver de terre dans ces souterrains puants. C'est courir à la catastrophe. Surtout que le petit maire à moustache, il veut le faire passer sous le fleuve, son métro, jusqu'à Longueuil. De la pure démente !... Vous riez ?

Un jour, vous allez voir, le plafond va nous tomber sur la tête. Ce jour-là, il sera trop tard pour vous plaindre. Pis le prix des tickets d'autobus va quintupler pour payer le coût des réparations. Parce que Drapeau, c'est une maudite tête de cochon. Il va vouloir le réparer, son maudit métro quand y va s'écrouler. Ça va encore nous coûter les yeux de la tête. Ça fait que, des yeux, on en aura même plus pour trouver les trois piasses nécessaires pour se payer un seul passage dans son métro de merde... Regardez ben aller les affaires ! Ça nous coûte trente sous, là, pour prendre l'autobus ou ben

le tramway. Ben, dans pas longtemps d'icitte, c'est des grosses piasses que ça va nous coûter pour voyager à Montréal. Des grosses piasses !

Et si ma mère ou tante Romane ont le malheur de le contredire, alors là, le grand-père se met à frapper la table avec sa grosse main comme un bébé de trois ans qui tape du pied quand on le contrarie. Et c'est alors qu'il met un point final à toute discussion en ajoutant d'un ton péremptoire : « C'est juste un communiste ! »

Rendu à ce point de la discussion, mieux vaut ne pas insister.

Mais ce soir, tante Romane a voulu avoir le dernier mot. Après les divagations de grand-père, elle persiste en disant avoir été bien déçue que ce n'ait pas été le maire Drapeau qui ait célébré son mariage. Il n'en fallait pas plus pour relancer le grand-père qui nous sert alors son blabla habituel sur le monde actuel qui est en train de devenir complètement fou.

— Prenez les églises, lance-t-il après un moment de silence. Ça se vide un peu plus d'année en année. Vous allez voir, un de ces jours, on va vendre nos églises pour trois sacs de nananes parce qu'y aura plus personne dedans. Un peuple qui déserte

ses églises, c'est un peuple qui abandonne son âme au diable.

« On parle même de créer un ministère de l'Éducation pis de sortir les frères pis les sœurs de nos écoles. Un vrai sacrilège ! Ça n'a plus de bon sens ! Le communisme est partout.

« Ça ne se serait jamais passé de même du temps de Duplessis. Non, madame. Lui, il les aurait mis dehors à grands coups de pied dans le fond de culotte, les communistes !

« Mais, non ! On a voté pour la grande gueule à Lesage. Ben regardez où ça nous mène !

« Ils veulent nationaliser l'électricité, astheure ! Mettre dehors des compagnies solides qui engagent nos petits gars pour de bons salaires. Qu'est-ce qu'on va faire quand elles vont être parties, ces compagnies-là ? Je suppose que c'est le petit baveux de Lévesque, ce bolchevique, c'te communiste-soviétique qui va les faire tourner les turbines ? On va revenir au charbon et au poêle à bois comme dans le temps de la Grande Dépression. On va s'éclairer à la chandelle.

« Pis après l'électricité, ça va être quoi ? Les mines ? Les forêts ? Les magasins ?

Les restaurants ? L'agriculture ? On va se retrouver comme en Russie ou en Chine ou à Cuba à crever de faim, à manger des racines, pis à boire l'eau des rues. C'est ça qui nous attend.

« Ah non ! Ça se serait pas passé de même avec Duplessis ; c'est moi qui vous le dis. Lui, c'était tout un homme. Avec lui, y avait pas de fling-flang-floung. On savait où on allait.

— Ouais ! répond papa. Drette chez le yable !

— De quoi tu connais à ça, toi, le gendre ? T'avais encore la couche aux fesses. Moi, Duplessis, je l'ai bien connu. Je lui ai serré la main en 52, pendant les élections. Quand j'ai rouvert ma main...

— Ben oui, on le sait, le père ! entonnent les deux sœurs, l'air de se moquer. Y'avait un 5 \$ dedans. On connaît toute l'histoire. Ça fait cent fois que vous nous la racontez.

— Parfaitement ! leur répond grand-père. Un cinq piasses tout ben plié pis propre comme un caleçon de bonne sœur !

— Et ça, naturellement, le beau-père, c'était pas de la fraude électorale ? intervient papa d'un ton sarcastique.

— Non ! C'était un geste de respect et de charité publique, offert par un homme qui avait le cœur plus grand que la panse. Duplessis prenait soin de son monde. Avec lui, l'argent te poussait tout seul dans le creux dans la main. Pas comme avec les maudits Libéraux qui font juste te regarder du coin de l'œil, pis, pishhhh ! te voilà tout nu dans rue comme un ver un jour de pluie. Ils t'enlèveraient même jusqu'au bois de ta tombe, s'ils le pouvaient. C'est rien qu'une gang de vautours !

Habituellement, les emportements de grand-père s'arrêtent là. Mais pas toujours, pas aujourd'hui. Il suffit d'un haussement d'épaules, comme celui de tante Romane, du battement de cils de maman, d'un simple soupir de papa pour que les élucubrations de mon aïeul reprennent sur son thème préféré : les femmes indignes.

— Aujourd'hui, les femmes, tout ce qu'elles veulent c'est ressembler aux hommes. Elles ne savent plus faire la cuisine, ne savent plus tenir une maison ni élever leurs enfants. Des enfants qu'elles ne sont même plus capables de faire comme du monde. Des femmes qui avortent plus qu'elles n'accouchent, qui

prennent la pilule comme des bonbons. Et ça, en désobéissance des ordres édictés par notre bon pape Jean XXIII.

Ce chapelet d'inepties met maman dans une colère noire. Elle se lève et retire l'assiette qu'elle vient de servir à grand-père et dans laquelle il s'apprêtait à planter sa fourchette.

— Puisque, nous autres, les femmes, on sait pas faire à manger, je vois pas pourquoi je vous imposerais une nourriture pas mangeable.

Elle a lancé l'assiette dans l'évier et elle a quitté la table. Elle s'est enfermée dans sa chambre en braillant. Si mon père ne s'était pas retenu, je crois bien qu'il aurait mis le grand-père dehors par le fond de sa culotte. Il s'est simplement levé en lui jetant un regard assassin. Il est allé consoler maman dans leur chambre.

C'est ensuite au tour de tante Romane de se lever en lançant sa serviette de table devant elle.

— Des fois, je vous étriperais, le père ! Si vous saviez comment vous pouvez être épais des fois ! Monique a toutes les misères du monde à tomber enceinte. Elle met sa santé en jeu en acceptant de mener sa grossesse à terme. Et vous, comme un

imbécile, tout ce que vous trouvez à faire, c'est de venir lui friser les oreilles avec vos niaiseries... Savez-vous pourquoi je l'ai marié, Théo, même s'il n'est pas beau, ni ben brillant, ni riche ? Ben, je vais vous le dire, c'est parce que, lui, y passe pas son temps à dire des imbécillités chaque fois qu'il ouvre la bouche. C'est parce que j'ai pu enfin sacrer mon camp de la maison pis que j'ai plus à endurer votre caractère de cochon... À votre place, je parterais avant le retour de Monique. Montée comme elle est, elle serait ben capable de vous faire avaler votre assiette, soucoupe pis tasse incluses. Je la comprendrais. Et comptez surtout pas sur moi pour aller vous reconduire.

Sur ces mots, elle est sortie de table à son tour.

Je suis resté tout seul avec le grand-père complètement paralysé par la tempête qui vient de s'abattre sur ses vieilles épaules. Il m'a regardé avec des yeux de chien battu sans rien dire. Quand lui aussi quitte la cuisine pour retourner chez lui, il marche lentement, les bras ballants, le dos voûté. Je ne le reconnais plus. Il avait l'air d'avoir vieilli de dix ans.



Ce soir-là, la vie m'a servi sur un plateau d'argent deux grandes leçons. Primo, j'ai compris que les vieux sont souvent plus bêtes que les enfants et que la bière, quand il fait chaud, c'est peut-être pas la meilleure chose à boire. Mais j'ai surtout pris conscience du courage de ma mère, un courage que je ne soupçonnais pas.

Jusqu'ici, le mystère entourant la naissance d'un bébé ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Il prenait maintenant place en moi avec une violence dévastatrice. J'ignorais cette vérité qu'à donner la vie, une maman pouvait sacrifier la sienne. Du coup, je l'admets, pour ce soir-là du moins, j'ai détesté le bébé qu'elle portait dans son ventre. Et c'est là que j'ai compris, tout seul devant mon assiette froide, dans la cuisine abandonnée, tout ce que je devais à ma mère.

## **Pour les cracks d'histoire**

Jean Drapeau a régné sur Montréal de 1952 à 1984 en tant que maire de la ville. Il a, à son actif, de grandes réalisations : la création du métro mis en service en novembre 1966, la tenue de la grande

Exposition universelle de 1967, Terre des hommes, qui allait attirer 35 millions de visiteurs et connaître un succès fulgurant à l'échelle mondiale contribuant ainsi à mettre Montréal sur la carte du monde. On attribue aussi à Jean Drapeau, la réalisation des Jeux olympiques en 1976. Il fut aussi un acteur incontournable dans l'attribution d'un club de baseball majeur, les fameux Expos.

Son style flamboyant et autoritaire n'a pas fait l'unanimité des commentateurs de l'époque qui lui reprochaient une gestion autocratique et désinvolte des finances de la ville.

Mais sa contribution à l'essor de Montréal qu'il appelait avec fierté, « MAVILLE », est indéniable. Malheureusement, son œuvre et ses projets qu'on a parfois qualifiés de pharaoniques (notamment les Jeux Olympiques qui ne connaîtront pas le succès populaire escompté) auront contribué à mettre les finances de la ville en piteux état.

4

## Le dernier Halloween





**E**n 1962, la fête de l'Halloween perdait un peu de son lustre pour nous qui vieillissions. Rendus, ainsi que nous l'étions, en septième année du primaire, ayant atteint l'âge respectable de douze ou treize ans, cet Halloween allait être très certainement le dernier auquel nous participerions, les copains et moi. Une fois franchies les portes du secondaire, il deviendrait inconvenant de s'abaisser à de telles gamineries. L'honneur rattaché à notre âge nous interdisait à tout jamais d'y participer sous peine d'une catastrophique humiliation publique si la chose venait à se savoir. En cela, comme en bien d'autres domaines, l'abstinence allait être la plus sûre des politiques.

Ce que nous ignorions alors, c'est que cette Halloween de 1962 allait être le point de départ d'une suite d'évènements qui allaient marquer nos vies à jamais.



— En quoi tu te déguises ? me demande Œil-de-Taupe sans même prendre la peine de me regarder. Moi, c'est en vampire, enchaîne-t-il comme si ma réponse à sa question était sans importance.

— En vampire coque-l'œil ! s'empresse de préciser Ghislain avec dérision, mais sans méchanceté.

— Et toi, rétorque aussitôt Francis dans un grand éclat de rire, en caca de grenouille !

Un coup de poing à l'épaule l'envoie valser dix pieds plus loin tout en lui faisant ravalier son rire.

— Avez-vous fini de varger sur moi à tout bout de champ. J'ai les épaules pleines de bleus.

— T'avais qu'à pas m'appeler crotte de grenouille !

— Je t'ai pas appelé crotte de grenouille, glousse Francis en prenant cette fois ses distances de Ghislain. J'ai juste dit que tu te déguisais en caca de grenouille.

— Francis Lanteigne, recommence pas, l'avertit Ghislain. Sans ça, je t'en donne une de bine, que là, tu vas savoir pourquoi tu chiales.

— Avez-vous fini, les deux amoureux ? intervient Lucien, fatigué par toutes ces jérémiades. On s'entend même plus penser ! Finalement, Pépé, tu te déguises en quoi ? insiste mon Lucien en me dévisageant.

Je prends alors l'attitude de celui qui n'est plus concerné par ce genre d'enfantillages, un faux air désabusé, presque dédaigneux.

— Bof ! L'Halloween, je commence à trouver ça ennuyant. Depuis l'âge de six ans que je porte le même costume, que je mange les mêmes bonbons en visitant les mêmes maisons. Je trouve que c'est une fête qu'on devrait laisser aux enfants.

— T'as ben raison, admet Lucien. Moi aussi, je trouve que c'est juste pour les flos\*. Après tout, on est quand même des septièmes. On va avoir l'air de quoi avec nos costumes débiles ?

— C'est vrai que c'est plate, convient Francis qui n'en est pas à une contradiction près. Mais c'est le fun pareil. On se déguise, on se couche tard, on mange des bonbons, on fait peur aux petits.

---

\* Flos : terme plus ou moins péjoratif désignant de jeunes enfants.

— Pour faire peur aux petits, lance Ghislain avec malice, t'as pas besoin d'attendre l'Halloween ! T'as rien qu'à te montrer la fiole\*, tous les jours de l'année, dans le milieu de la cour d'école pour qu'aussitôt ce soit la panique chez les petits de première.

Tous les quatre, on se met à rire, même Francis qui vient d'esquiver une nouvelle tentative de Ghislain pour lui administrer une bine.

Malgré son défaut de vision, Francis a un don exceptionnel pour éviter les coups que son titre de tête de turc officiel de la troupe lui vaut à intervalles plus ou moins réguliers.

Mais attention ! Que personne d'autre, dans le quartier ou à l'école, ne s'avise de s'en prendre à lui, de le toucher, de le ridiculiser. Il nous trouverait sur son chemin pour le défendre ou le venger. Ce qui s'est produit à deux ou trois reprises. Depuis, Francis a la paix.

Parce que, le Francis, nous, dans la troupe, on l'aime. Il est rieur, toujours souriant, espiègle, agile comme un singe et, ma foi, rien de moins que brillant.

---

\* Fiolo : terme québécois désignant le visage, le bout du nez.

Depuis sa première année, il est toujours parmi les trois premiers de classe.

Il faut dire que, contrairement à nous, il est travailleur, bûcheur, entêté, assidu et tenace comme la teigne devant une difficulté. Je ne l'ai jamais vu abandonner un problème de maths, aussi difficile soit-il, sans en avoir trouvé la solution. Et puis, il étudie sans arrêt. Il lit tout ce qui lui tombe sous les yeux. En classe, il ne se laisse jamais distraire par quoi que ce soit, même quand c'est un suppléant. Le feu prendrait sous son pupitre qu'il continuerait à travailler sans se déconcentrer. Il est toujours prêt à aider tout le monde, lève continuellement la main pour répondre quand monsieur Laliberté nous interroge. Il ne se gêne jamais pour poser des questions quand il n'a pas compris une notion, des questions toujours pertinentes.

Bref, Francis pourrait facilement passer pour un têteux de prof. Mais pas lui, pas Francis. Francis, c'est un cas à part. Francis, c'est Francis !

Personne, dans notre gang, ne l'avouera jamais, mais cette manière qu'on a de lui administrer ces perpétuels coups de poings sur l'épaule, à lui et à lui seul, à

Francis seulement, c'est notre manière de lui dire qu'on l'aime plus que les autres. Et comme il les évite de plus en plus souvent depuis quelque temps, on s'y prend autrement pour lui témoigner notre affection. On se met à trois ou quatre pour le chatouiller sur le ventre, les cuisses, le cou jusqu'à ce qu'il rie à se tordre comme un ver sur son hameçon, de ce rire unique d'enfant de trois ans ; un rire si communicatif qu'il se transmet à toute la troupe. Et alors la séance de soi-disant torture se termine dans un gigantesque éclat de rire fait de larmes chaudes et de bonheur pur.

Parce que Francis, c'est ça ! On pourrait résumer toute description le concernant par ces seuls mots : Francis, c'est un paquet de bonheur sur deux pattes !

Alors, quand Francis m'a redemandé en quoi je me déguisais, avec ce petit air canaille qui semblait me dire : « Oh ! Allez, Pépé ! Fais-toi pas désirer ! Je sais, moi, que l'Halloween te tente plus qu'à nous tous ! » Je lui ai répondu que je me déguisais en pirate.

— Le costume est un peu juste, ai-je précisé, mais il me fait encore.

Et ç'a été son sourire qui m'a rendu tout heureux.



Le soir, vers les six heures trente, on se retrouve tous les douze en face de chez Lucien et la tournée traditionnelle peut enfin commencer.

Pour un 31 octobre, il fait un froid de milieu décembre. Alors, chemin faisant, on parle de Noël. Des cadeaux qu'on désire, de ceux qu'on ne veut pas, du père Noël de chez Eaton qui est le seul père Noël du monde entier à trouver grâce à nos yeux bien qu'on ne croie plus, et ça depuis belle lurette, à ce bonhomme tout rouge par ailleurs bien sympathique.

On commence notre tournée sur la rue de Gaspé, au nord de Jarry. C'est le bout de rue le plus généreux et le plus animé du quartier. Monte, descend, sonne, cogne, quémande ! Un vrai pèlerinage ! En redescendant la rue Henri-Julien, on s'est même arrêtés au presbytère.

Vous savez combien il y a d'escaliers en colimaçon aux rampes et aux balustrades de fer forgé, dans le quartier ? Un milliard huit cent millions ! Et combien de marches ? Assez pour paver la distance qui mène de la Terre à la Lune. Une lune

qui brille de tous ses feux en ce soir d'Halloween, pleine, ronde, blanche comme du lait.

Et on les a tous gravis, ces marches et ces escaliers en colimaçon. Avec un gros sac de provision tout plein dans chaque main. Avec des jambes de plus en plus courtes et des bras de plus en plus longs. Si bien qu'à la fin on est sur les genoux. Fiers, heureux, rassasiés, ravis de notre récolte, mais épuisés, et le ventre qui chante des cantiques du fait qu'on a avalé bonbon sur bonbon depuis plus de quatre-vingt-dix minutes.

C'est à ce moment-là que Ghislain s'avise qu'il manque quelqu'un. Où est passé Francis ? Ni avec l'un ni avec l'autre, ni devant le premier ni derrière le dernier.

— Où c'est qu'il est allé se flanquer, celui-là ? grogne Lucien en jetant un regard inquiet dans toutes les directions. On avait dit qu'il ne fallait pas se séparer.

À cette heure, les rues sont pratiquement désertes. La tournée a pris fin pour tout le monde. Ne reste que quelques retardataires qui, d'un pas rapide bien qu'épuisés, regagnent leur domicile. Les lumières se sont éteintes une à une à cha-

cune des portes des maisons si bien que la rue baigne maintenant dans une nuit faiblement éclairée par des réverbères aux éclairages paresseux.

— Est-ce que Francis a dit à quelqu'un qu'il rentrait chez lui ? que je demande à tout hasard, sachant très bien qu'il n'en est rien. Jamais Francis ne serait parti sans me dire bonsoir.

Depuis notre première année, Francis et moi sommes dans la même classe. Même en deuxième année, quand on nous a fait sauter notre année pour nous placer directement en troisième en raison du surpeuplement des classes de seconde, nous avons gradué tous les deux dans la même classe, celle de madame Gervais. Et Francis a continué à foutre le bordel parmi les premiers de la classe, s'appropriant la première place dès janvier et la conservant jusqu'à la fin de l'année. Moi, je me suis contenté de la dixième que j'ai toujours conservée depuis.

Au début, en raison de sa petite taille, de ses lunettes qui lui font des yeux gros comme des balles de ping-pong, mais surtout à cause des envieux des premiers rangs de la classe qui ne pouvaient supporter l'idée de se voir décaler par un

nabot de deuxième, Francis avait dû supporter les moqueries et les humiliations que les autres lui faisaient subir. Avec sa rapidité, il avait su éviter beaucoup de taloches et de bien nombreux coups de pied dans l'arrière-train si bien que sa bonne humeur n'en avait jamais vraiment souffert... Jusqu'à ce jour-là.

Nous étions en avril. La directrice venait de remettre leur bulletin aux cinq meilleurs élèves de la classe. Pour les autres, madame Gervais verrait à la distribution. Francis occupait, comme toujours, le premier rang au grand dam de Benoît Provencher qui avait entrepris de lui ravir cette place tant convoitée que lui avait chipée Francis.

Une véritable bagarre s'était engagée alors entre les deux candidats pour le titre de premier de classe. On se relayait la position d'honneur à chaque examen, rédaction, récitation ou durant les concours de tables de multiplication. Je dis bagarre, mais le terme est mal choisi en raison du fait que Francis n'était pas tombé dans le piège de cette compétition malsaine. Il était allé son petit bonhomme de chemin sans se laisser distraire par l'agressivité manifeste de son adversaire. Ne répon-

dait jamais aux sarcasmes ni aux grimaces du gros Provencher.

La défaite fut d'autant plus difficile à supporter pour Benoît, que Francis avait toujours affiché à son égard une réelle gentillesse, le félicitant pour ses succès, applaudissant ses beaux résultats. Francis avait vogué vers sa victoire sans tambour ni trompette, sereinement, presque modestement.

Aussi, quand Fée Clochette\* proclama la victoire définitive de Francis en lui attribuant le ruban doré de premier de classe, du coin de l'œil, je vis le visage de Benoît se gonfler de colère. Son poing vint s'abattre sur sa grosse cuisse avec une telle violence que je me demandai comment il ne s'était pas démis le genou.

Quoi qu'il en soit, au retour de la récréation qui suivit la distribution des bulletins, Francis revint en classe la joue

---

\* Fée Clochette, surnom donné à la directrice par les élèves de l'école que fréquente Pépé Camisole. Si vous voulez savoir pourquoi, courez vous procurer l'admirable premier tome des aventures de *Pépé Camisole et le printemps hâtif*, chez le même éditeur. Il est disponible dans toutes les bonnes librairies à un prix qui défie toutes les lois de l'apesanteur.

éraflée, l'œil poché et la lèvre enflée. Ce fut la seule fois de toute ma vie que je ne le vis pas sourire. Mon ami avait les yeux pleins d'eau. Tout son corps tremblait encore de ce qu'on lui avait fait subir. Je ne fus témoin de rien, car je jouais alors au ballon-chasseur du côté opposé de la cour.

C'est Lucien, en passant près de mon pupitre, qui me raconta toute l'histoire.

Benoît Provencher avait engagé trois fiers-à-bras de quatrième pour foutre une trempe au pauvre Francis qui n'avait pas pu cette fois éviter les coups. Le gros Provencher, à la toute fin, s'était assis sur lui et lui avait fait avaler un gobelet d'eau sale ramassée dans la cour.

C'est ce même jour que, sous ma gouvernance, fut créée la troupe de la ruelle Saint-Dominique. À l'origine nous étions huit.

À la sortie de l'école, à quatre heures, nous entourâmes Francis pour assurer sa sécurité. Chemin faisant, nous nous arrê tâmes à l'entrée de notre ruelle et nous attendîmes que passent le gros Provencher et ses trois matamores. Quinze minutes plus tard, les quatre sauvages recevaient une solide correction. Faute d'eau pour en faciliter son ingurgitation, Benoît avait dû

avalier une grosse poignée de boue avec un ver de terre se tortillant au milieu. Du coup, les quatre y perdirent quelques dents et l'envie à jamais refoulée de s'en prendre à Francis ni à aucun membre de la désormais célèbre gang de la ruelle Saint-Dominique. Le lendemain, la troupe monta à douze membres, nombre qui est resté inchangé jusqu'à cette soirée d'Halloween 1962.

Depuis, Francis est demeuré en quelque sorte le poteau auquel se rattachent les liens qui unissent tous les membres de la troupe. Quant à ma relation avec celui qui allait devenir Œil-de-Taupé, elle n'a jamais faibli.



Voyant qu'aucun d'entre nous n'est au courant des allées et venues de l'absent, ni depuis combien de temps Francis a disparu, j'organise aussitôt les recherches. Trois sur la rue Casgrain, trois sur Henri-Julien, trois dans les ruelles avoisinantes.

— Lucien et moi, sur de Gaspé. On fait le tour du bloc entre Jarry et Guizot. On se rejoint en face du dépanneur. Regardez partout, cours, garages, escaliers, autour

des galeries. Francis est peut-être tombé. Il voit très mal quand il fait noir.

Nous avons finalement retrouvé Francis en bas d'un escalier. Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. Il est assis sur la dernière marche, ses deux sacs de bonbons répandus à ses pieds. Il grimace, une main sur la poitrine. Je dis assis, mais il est plutôt affalé. Il respire par saccades. Il est blanc comme un drap. Ça se voit même sous son maquillage de vampire.

Il me regarde l'approcher. Il essaie de me donner le change en se fabriquant un petit sourire question de ne pas m'inquiéter. Il a les yeux tout grands, tout ronds, plus grands et plus ronds que ses lunettes qui sont tombées par terre. Et puis, sans couleur qu'ils sont ses yeux, presque tout blancs que ça fait peur à voir. Je ramasse ses lunettes et je les lui replace sur le nez. Ce simple mouvement semble lui arracher une douleur aux côtes.

— Qu'est-ce que t'as, Francis ? que je lui demande en m'agenouillant devant lui. T'es tombé ? T'as déboulé les marches ? Des salauds t'ont attaqué ? T'as mal où ? Tes bras, tes jambes, ton cou ? Ne bouge pas trop, on sait jamais.

Il ne me répond pas. Il me regarde et je lis une profonde détresse dans ce regard de plâtre.

Il tambourine faiblement sur sa poitrine avec ses doigts. Je m'assois à ses côtés. Il se blottit aussitôt contre moi. Je le prends dans mes bras. Je le caresse comme on caresse un chat. Il grelotte. Ses lèvres sont presque bleues. Alors, je comprends qu'il n'a aucune blessure, ni aux jambes, ni aux bras, ni à la tête ou au cou. Aucun os, ni sa chair ni sa peau ne sont atteints. Le mal est ailleurs. Plus grave, plus sournois. Mon petit frère est malade. Très ! Trop !

Une fraction de seconde, j'ai peur qu'il ne soit en train de mourir dans mes bras. Alors je dois faire un gros effort pour ne pas laisser mes larmes envahir mes yeux. Et surtout pour oublier cette peur et toutes les pensées morbides qui m'assaillent. Après tout, imbécile que je suis, à douze ans, personne ne meurt.

— Tu as trop mangé de bonbons. Je t'avais dit d'arrêter aussi. Les klondikes un après l'autre, pis tous les caramels mous. Regarde de quoi tu as l'air maintenant. Tu nous fais une joyeuse de belle indigestion.

Lucien a sonné le rappel des troupes. Ils sont tous là, muets, impuissants. L'inquiétude se voit sur leur visage.

— Reculez, vous autres ! Vous voyez bien que Francis a besoin d'air pour respirer. Et s'il vomit, vous allez tout recevoir.

— S'il vomit, rétorque Dany, tu vas en avaler la moitié.

— Moi, c'est pas pareil ! Moi, je suis son frère ! Moi, je le protège ! Je le réchauffe.

J'ai prononcé ces mots avec une telle autorité, une telle détermination, qu'ils se sont tous écartés sans rien dire. Quelque chose est passé dans leur regard qui ressemble à du respect, à de la compassion et à de la discrétion aussi, pour un sentiment qui les dépasse et qui ne les regarde plus.

C'est à ce moment, je crois, qu'ils ont compris que quelque chose n'allait pas. Que Francis n'était pas atteint d'une quelconque indigestion, mais par un malaise bien plus grave.

Alors je les ai vus prendre la poudre d'escampette. Ghislain, Dany, Simon et les autres sont partis en courant avertir les parents de Francis. À ma demande, Lucien et Gabriel sont allés chercher mon père en insistant pour qu'ils l'informent

que je n'avais rien, mais qu'on avait besoin de lui de toute urgence.

Avant de nous quitter, Lucien s'est départi de son long manteau de faux guenillou et il l'a déposé sur le corps transi de Francis en lui recommandant de se calmer et de ne pas trop bouger.

— Pépé va prendre soin de toi, a-t-il ajouté d'une voix douce, presque caressante, que je ne lui connaissais pas. Dans cinq minutes on se ramène avec des secours.

Et il est parti avec Gaby sur les talons, tellement vite que j'ai cru qu'ils avaient le diable aux trousses. Je me suis ensuite tourné vers Paulo, mon Italien préféré qui, lui, n'a pas bougé.

— Paulo ! Si tu veux, va sonner chez la voisine du bas, juste là, derrière. Explique-lui la situation et demande-lui d'appeler une ambulance. Et demande-lui aussi une couverture.

À son tour, il s'est éloigné, un peu intimidé de n'être pas accompagné pour accomplir une mission aussi délicate. Et nous restons seuls dans l'escalier, Francis et moi. Un moment, il s'est presque effondré sur moi. J'ai bien cru que ça y était et que mon petit frère venait de trépasser dans mes bras. Je me suis raidi d'inquiétude.



Je le sens alors remuer doucement contre moi. Il s'est simplement abandonné au plaisir d'être bercé par moi. Il me regarde en souriant faiblement. Il tousse. Un petit filet de sang émerge de sa bouche. Je l'essuie du revers de la manche du manteau de Lucien.

— Tu as dû te mordre la lèvre en tombant, que je lui dis. Tu saignes, mais juste un peu. Francis esquisse un petit sourire. Il ouvre la bouche et nous avons ensemble, dans le serrement de nos cœurs noués l'un à l'autre, cette dernière courte mais sublime conversation.

— J'ai froid, gémit-il en se pelotonnant contre moi.

— Il fait froid aussi, que je lui répons en relevant le vieux manteau que Lucien a jeté sur ses épaules. Tes mains sont glacées sur mon ventre. C'est normal d'avoir froid. Moi aussi j'ai froid.

— Ça te gêne, dis Pépé ?

— De quoi ? Que t'aies froid ?

— Non ! Que je mette mes mains sur ton ventre ?

— T'es bête, petit frère ! Tes mains, tu peux même les mettre dans ma culotte si tu penses que ça va te réchauffer.

— Rien ne peut plus me réchauffer.

Le froid que j'ai, je ne l'ai jamais senti.

— C'est ta peau qui est froide ?

— Non !

— Tes muscles ?

— Mes os !

— Les os ? On peut pas avoir froid aux os.

— Moi, si ! qu'il me répond d'une voix de plus en plus faible. J'ai froid aux os des pieds, des jambes, des bras. On dirait que tout mon corps est fait avec des os de glace.

— C'est parce que tu parles trop. Ça te fatigue. Quand on est fatigué, on est toujours un peu plus frileux. Et pis quand tu parles, l'air te rentre par la bouche. Il te rentre aussi par tous les autres trous du corps, les oreilles, le nez, chaque pore de ta peau. Et pis t'es assis sur cette foutue marche glacée depuis presque quinze minutes. Alors, bien sûr, y'a un trou pas loin, là en dessous, qui fait aussi office de porte d'entrée, bien qu'il serve habituellement de porte de sortie... Si t'as si froid, c'est pour ça !

Francis a souri. Il ne lui semble plus possible de rire. Mais dans ce seul sourire, aussi pâle qu'il soit, aussi ténu qu'il

paraisse, je reconnais ce rire si particulier qui est le sien. Un rire silencieux, un rire absent, mais là, vibrant, dans toute sa figure, dans son regard, dans la douceur de ses doigts sur la peau de mon ventre.

Je frotte ses épaules et ses bras pour en chasser le froid. Mais plus je frotte, plus je masse, plus il tremble. Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour arriver, les secours ? Je jette un regard derrière l'escalier. La lumière vient de s'allumer. Paulo est debout devant la porte. Il regarde droit devant lui. La porte s'ouvre. Une bonne femme d'un certain âge se tient sur le seuil. Elle n'est ni vieille ni jeune. Ils discutent, Paulo et elle. Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'ils se disent. Finalement, il y a un petit cri. La bonne femme vient d'appeler son mari.

— Pépé, murmure alors Francis. Je veux te dire que je t'aime. T'as toujours été chic avec moi.

— Moi aussi, je t'aime, petit frère. Je t'aime très fort comme le frère que je n'ai pas.

— Ils trouveraient ça bizarre, les autres, s'ils nous voyaient. On a l'air de deux amoureux.

— Je me fous pas mal de ce que les autres peuvent penser. L'amitié qu'il y a entre nous, ça ne les regarde pas.

— De toute façon, Pépé, ta mère elle est en train de t'en fabriquer un petit frère, alors bien sûr...

— Hé ben non ! Ma mère, c'est une petite sœur qu'elle nous tricote. C'est ma grand-mère qui nous a annoncé ça. Il paraît qu'il n'y en a pas de meilleure qu'elle pour prévoir le sexe des bébés à naître. Tu vois, mon Francis, ta place, personne ne va te la prendre. Jamais. Parce que le docteur a dit à maman que, côté bébé, le magasin était fermé. Maman n'a pas la santé. Elle ne supporterait pas une troisième grossesse. Même celle-ci est risquée, déjà. Tu vois, Francis, mon frère, mon seul frère, c'est toi.

Petit silence.

— Je te trouve beau, Pépé. Je te l'ai jamais dit, mais je t'ai toujours trouvé beau. Ça te fâche pas que je te dise ça ?

— Non ! C'est un beau compliment que tu me fais là. Moi, Francis, je te trouve beau aussi. Beau avec tes deux petites fossettes sur tes joues quand tu ris. Beau, dans ton cœur, beau dans ta belle intelligence, dans ta générosité. Je

fais pas juste te trouver beau, je t'admire, Francis. Quelque part, je voudrais te ressembler. Je te trouve brillant, courageux pis bavard comme une pie.

Il a ri, mon petit frère. J'ai ri aussi. Puis il a toussé faiblement et à nouveau une fine ligne de sang est apparue à la commissure de ses lèvres.

— Dis-moi, Pépé. Le Ciel, c'est comment ? Est-ce que tu crois que ça existe pour de vrai ?

Sa question m'a pris de court. Que répondre à ça ? Bien honnêtement, je ne crois ni à l'enfer, ni au diable, ni au ciel, ni à aucune de ces choses-là. Je crois à peine au bon Dieu. Où il vit ? Je ne le sais pas. Bon, au Ciel, oui, peut-être. Mais c'est où le ciel ? Est-ce qu'on peut vraiment y aller ? Si oui, comment ? Tout ça, vraiment, c'est un peu comme le père Noël. Et il y a longtemps que j'ai fini d'y croire. Mais mon petit frère me donne l'impression d'y croire au Ciel, à son Paradis avec Saint-Pierre et sa belle barbe blanche devant de grandes portes de bronze, tenant dans sa main droite une clé d'or. Il m'apparaît assez clairement que, chez Francis, le doute du oui l'emporte sur celui du non.

— Bien sûr qu'il existe, le Ciel ! que je lui réponds finalement. Qu'est-ce tu crois ? Et dans le Ciel, il y a des milliers d'anges qui te ressemblent comme deux gouttes d'eau. Alors, tu peux dormir tranquille, petit frère. Au Ciel, ils n'ont pas besoin de toi. En tout cas, pas avant un fameux bout de temps.

C'est à ce moment que nous parvenons les premiers pas des premiers secours. D'abord, le monsieur et la dame du logement où Paulo est allé sonner, avec leurs quatre enfants encore déguisés et maquillés. Dans cette nuit désormais étrange, comme supportée par les mains de mille diables, ces quatre monstres ressemblent à des mercenaires tout droit sortis de l'enfer pour me bouffer du cœur ma dernière parcelle de bonheur, mes derniers espoirs.

Pas loin derrière, deux voitures de police, une ambulance, les parents de Francis, ses trois sœurs et ses deux jeunes frères, Lucas et Armand. Puis des badauds partout, attirés sur les lieux par le bruit des sirènes. Sur les trottoirs, les balcons, dans les escaliers, partout. Enfin, mon père. Il m'a serré très fort contre lui quand on a transporté Francis dans l'ambulance.

Je crois qu'il s'est endormi, car il ne bouge plus. Les cerises\* qui tournent, les sirènes qui se remettent à siffler. Vers l'hôpital Sainte-Justine qu'elle se dirige, l'ambulance, avec à son bord, Francis et son père.

— Ça presse, Fred. On fait le massage cardiaque, toi, tu roules, a lancé un bran-cardier au chauffeur de ce qui ressemble de plus en plus à un corbillard.

Papa veut me ramener à la maison. Je résiste. Il n'est pas question que je laisse Francis entrer à l'hôpital sans moi. Papa insiste. Je me révolte. Il se fâche. Je pleure, je tape du pied, je crie au point d'alerter les badauds qui font maintenant cercle autour de nous. Un autre drame, espèrent-ils.

— Francis, il a besoin de moi.

— Pierre-Paul ! Francis est maintenant entre bonnes mains. Il a toute sa famille avec lui. Les médecins vont bien s'occuper de lui.

— Les médecins ne savent pas. Sa famille ne sait pas. Même toi, tu sais rien... Francis, il a froid. Ses os, c'est de la glace.

---

\* Cerises : canadianisme aujourd'hui inusité désignant, à l'époque, les gyrophares rouges sur une voiture d'urgence.

Y'a que moi pour le réchauffer. Il est mon seul frère. Je suis son grand frère. Je suis le seul capable de faire fondre la glace de ses os. Sans moi, mon petit frère va mourir.

Et je me mets à gesticuler, je me débats pendant que mon père me retient fermement. Je hurle. J'essaie de le mordre.

— Pépé ! Calme-toi ! qu'il me lance d'un ton autoritaire, presque brutal.

Mon père qui me crie après ! Mon propre père, ce papa de pacotille qui n'est même pas capable de m'en fabriquer un, de petit frère, que je suis obligé d'aller les prendre ailleurs. Et maintenant que j'en ai un, il voudrait que je l'abandonne... JAMAIS !

Alors ma rage décuple. Je me tortille, je gigote comme un chat qu'on aurait saisi par la queue. Et la gifle est venue sans avertissement. Forte, précise, paralysante. Je dévisage mon père d'un regard halluciné. Puis je me jette dans ses bras. J'enserme son ventre très fort et je m'enfouis dedans comme dans une couverture chaude. Et je pleure, je pleure comme je n'ai jamais pleuré de ma vie, pendant que papa me caresse la tête avec une douceur infinie.

Et nous sommes rentrés à la maison.

J'ai pleuré tout le reste de la soirée. Je me suis endormi au bout de mes larmes.

J'ai rêvé à des monstres, au milieu de mille autres diables et aux côtés d'un énorme vampire en train de perdre ses morceaux.



Le lendemain matin, en me rendant à l'école, je me suis arrêté chez Francis pour prendre de ses nouvelles. J'ai dû sonner trois fois avant qu'on ne vienne répondre. C'est sa sœur aînée, Danièle, qui est venu ouvrir. À ses yeux rougis et aux ombres profondes qui creusent ses joues, j'ai tout de suite compris. Nous nous sommes regardés un moment sans rien nous dire. Les mots sont inutiles. Ma lèvre inférieure s'est mise à trembler comme si un séisme de neuf à l'échelle de Richter m'agitait tout le corps. Alors, pour ne pas que l'irruption de larmes qui va suivre ne se produise en présence de Danièle, je suis parti en courant.

Sans trop savoir comment, je me suis retrouvé devant l'église. Je suis entré, le visage noyé d'eau salée, tout hoquetant, la respiration hachée, le corps aussi chaud qu'une braise.

J'ai prié. J'ai demandé pardon à Francis de l'avoir laissé mourir tout seul.

Et puis, je me suis mis à lancer des bêtises à Dieu. Je lui ai dit que c'était bien fini entre lui et moi. Qui a besoin d'un dieu aussi cruel qui nous enlève nos meilleurs amis avant même qu'ils n'aient entamé leur vie ? Désormais, je me ferai athée. Ce que je suis devenu pour les trois jours suivants.



Je n'ai pas été saluer Francis au salon funéraire. Maman jugeait que j'étais trop émotif et trop fragile pour supporter le spectacle d'un enfant couché dans un cercueil : « Je n'ai pas envie qu'il nous tape une autre crise comme celle de mercredi soir. Il nous a fallu une partie de la nuit pour nous assurer qu'il se calme et qu'il s'endorme. »

C'est du moins l'argument invoqué par maman pour justifier sa décision de ne pas m'emmener au salon avec eux. Je n'ai d'ailleurs pas insisté. Ça n'aurait servi à rien, et puis l'idée de voir mon petit frère étendu comme une statue de cire au milieu de milliers de fleurs qui puent et d'un parterre de visages tristes et larmoyants ne m'enchantait pas. Je préférais garder

intacte l'image du Francis heureux que j'avais toujours connu.

Remarquez, ça n'a rien changé à la situation. J'ai continué à cauchemarder de plus belle pendant les trois nuits qui ont suivi. Je voyais Francis, assis dans une grande boîte de bois munie de roulettes. Il se donnait des élans avec ses bras. Je courais derrière, impuissant à stopper la course folle de mon ami. Je le rattrapais finalement, mais il était trop tard. Nous basculions du haut d'une falaise sans fond. En bas, il y avait une mer déchaînée, percée de rochers pointus et tranchants comme des lames de couteaux à dépecer. La mer noire et moussue s'éloignait à mesure que nous tombions, si bien que la chute se poursuivait terrifiante et interminable.



Cette visite de mes parents au salon mortuaire m'aura au moins permis d'apprendre les raisons de la mort de Francis. Ils tenaient les informations de son père.

« Aussitôt l'ambulance arrivée à l'hôpital, leur a-t-il raconté, deux médecins et trois infirmières ont entouré la civière.

Francis ne réagissait plus à aucun stimulus. L'un des médecins a pris son pouls, l'autre a examiné ses pupilles avec un crayon lumineux. L'une des infirmières a mis Francis sous perfusion pendant que les deux autres le déshabillaient. Et puis, à toute vitesse, on a amené notre fils au bloc opératoire où une équipe l'attendait pour une chirurgie à cœur ouvert.

« Quatre-vingt-dix minutes plus tard, un vieux médecin en est sorti et s'est avancé vers nous. Il avait la blouse tout de travers et portait encore son masque chirurgical. Il avait un visage d'enterrement. Il nous a dit que c'était fini. Qu'il était désolé. Qu'il n'avait rien pu faire. Il nous a dit que de perdre un patient aussi jeune sur sa table d'opération était une expérience terrible que trente années d'exercice n'avaient pu dissiper.

« Il a pris le temps de nous expliquer que Francis était déjà mort en arrivant à l'hôpital. Qu'ils avaient tout essayé pour remettre son petit cœur en mouvement. Qu'ils y étaient parvenus pendant quelques minutes, mais que Francis était désormais trop faible et son cœur trop usé pour traverser l'épreuve de l'opération.

« Quand j'ai ouvert sa cage thoracique, nous a raconté le vieux docteur, j'ai tout de suite compris qu'il n'y avait plus rien à faire. Il est même étonnant que Francis ait pu vivre si longtemps avec une pareille malformation. Le cœur de votre fils était tout ratatiné et pas plus gros qu'un pruneau sec. Les parois des oreillettes étaient usées et les artères aussi calcifiées que chez un vieillard de quatre-vingt-dix ans qui aurait fumé toute sa vie. L'hémorragie consécutive à l'anévrisme était telle que je n'ai pas été en mesure d'en déterminer la position exacte ni la longueur. »

Et voilà ! Mon petit frère qui avait tant aimé les autres durant toute sa vie était mort avec le cœur d'un petit vieux, un cœur pas plus gros qu'un pruneau. Comme la vie est étrange et comme elle permet de grandes choses ! Comme de mettre autant d'amour dans un aussi petit cœur !



Ce vendredi matin, il a bien fallu que je me réconcilie avec Dieu d'une certaine façon.

Nous avons conclu un cessez-le-feu pour la durée des obsèques de Francis. Car c'est ce matin qu'ont lieu les funérailles de Francis. Je m'y suis rendu avec papa et maman. J'ai mis mon plus bel habit, en fait le seul que j'ai, avec la cravate noire que papa m'a achetée pour l'occasion.

L'église est remplie. Toutes les classes de cinquième, de sixième et de septième sont là avec Fée Clochette en tête, suivie des titulaires de chacune des classes. Il y a aussi tous les professeurs que nous avons eus, Francis et moi, depuis notre première année.

J'ai failli m'étouffer avec mon missel en apercevant, sur une banquette du bas-côté, mademoiselle Julie et son bébé de six mois dans les bras. J'ai su qu'elle s'appelait madame Mercier. Elle s'est mariée avec un boulanger-pâtissier qui tient commerce sur la rue Mont-Royal. Elle est toujours aussi jolie.

Mademoiselle Julie était notre enseignante de sixième année. Nous l'aimions tous beaucoup. Quand elle a été renvoyée par Fée Clochette pour on ne sait trop quel motif, nous avons été tous très atteints par son départ. Surtout Francis qui lui vouait une admiration qui frôlait l'idolâtrie.

Un soir, dans le secret d'une conversation ignorée de tous, j'avais dû le consoler pendant toute une heure de ce chagrin qui lui arrachait des pleurs immodérés.

Le parterre de l'église est bondé. Plusieurs personnes ont été contraintes d'assister à la cérémonie debout dans le vestibule. Sûrement la moitié de la paroisse s'est donné rendez-vous ici pour accompagner le départ de Francis.

Ce fut une très longue, mais très belle cérémonie avec les grandes orgues, de belles chansons, des milliers de fleurs, beaucoup d'encens et beaucoup de pleurs et de râclements de gorge que produisent ceux-là qui refusent de donner libre cours à leur tristesse et à leurs émotions.



Ce soir, toute la troupe est réunie dans la cour de Gabriel. Il ne fait pas encore noir. Il est à peine quatre heures.

Cet après-midi, au retour du dîner après les funérailles, après une courte rencontre dans la grande salle de l'école, Fée Clochette a donné congé au personnel et aux élèves pour le reste de l'après-midi. Un Notre Père, trois Je vous salue

Marie, la directrice qui nous recommande l'âme de Francis dans nos prières, puis c'est le départ de l'école. L'école se vide dans un silence respectueux. Même sur les trottoirs, pas d'effervescence, pas de courses folles, ni rires ni bousculades. C'est là qu'on s'est donné rendez-vous chez Gabriel où nous sommes à présent réunis.

Un grand silence règne. Nous sommes les onze à regarder par terre. À nous demander ce que deviendra la troupe maintenant que l'un d'entre nous gît pour l'éternité sous l'ombre d'un gigantesque érable argenté.

Chacun mesure, avec plus de précision maintenant que nous sommes tous là, l'immensité de la place qu'occupait Francis dans notre équipe. L'âme de notre ami s'est envolée emportant avec elle une partie de la nôtre.

Nous sommes onze maintenant. Onze ! Quel chiffre ridicule ! On n'est rien à onze. Francis parti, la troupe n'a plus aucun sens.

J'ai l'esprit occupé par de telles pensées quand j'aperçois une face écrasée contre le grillage de la clôture. Un garçon se tient là, sur un vieux vélo tout

rouillé. Il me dévisage sans bouger ses doigts menus accrochés aux mailles de la clôture.

— Qu'est-ce que tu veux à nous regarder de même le nez éfouéré dans clôture ? que je lui lance avec agressivité.

Sans se laisser démonter, le garçon pointe la main en direction d'un triplex juste derrière lui.

— Je viens de déménager. On habite là, derrière. Au troisième.

— T'as quel âge ? que je lui demande d'une voix plus amène, cette fois.

C'est que le garçon de la clôture est tout petit, un brin maigrichon, avec une voix très douce et un sourire à vous virer un baril de miel à l'envers.

— Treize ans ! qu'il me répond. Je suis en septième.

— Tu vas à quelle école ?

Tous les onze, on le dévisage à présent, subjugués, étonnés, intrigués par je ne sais trop quel détail en lui qui cloche.

— À votre école. Enfin, je pense. On m'a mis en 7<sup>e</sup> B avec monsieur... monsieur... ?

— Monsieur Laliberté ?

— Ouais, c'est ça.

Cédric, Lucien, Simon, Édouard et

moi, on s'est levés d'un bond, le visage illuminé par un grand sourire.

— Tu vas être dans notre classe, lui lance Cédric. Mais t'es pas ben grand pour un gars de treize ans.

— J'en ai juste douze, j'ai sauté ma deuxième année. Mais c'est vrai que je suis pas gros, pis chu pas grand non plus. Mais chu vite en titi par exemple. Ma mère m'appelle son petit singe.

Les dernières révélations du garçon m'ont quasiment fait faire pipi dans mes culottes tellement je n'en crois pas mes oreilles.

— Porterai-tu des lunettes, par hasard ? lui demande Lucien d'une voix où se devine un certain étonnement.

— Non ! Pourquoi ?

Je ne sais pas pourquoi, mais cette réponse m'a un peu déçu et soulagé en même temps.

— T'as pas le cœur en noyau de prune, au moins ?

— Non ! qu'il me répond en se mettant à rire d'une manière si spontanée, si enjouée qu'on dirait le rire d'un enfant de quatre ans qu'on chatouillerait. Son rire se répercute sur toutes les façades des maisons de la ruelle Saint-Dominique,

puis se communique ensuite à tout le reste de la troupe.

Entre deux éclats de rire, je lui demande son nom.

— Je m'appelle Crevier, qu'il me répond. Francis Crevier !

Le rire qui nous secouait les épaules, il y a un instant à peine, a bien failli nous étouffer en se figeant au milieu de nos gosiers. Tous, nous le regardons, incrédules.

Il s'appelle Francis ! Vous imaginez ! Francis ! Y croire, c'est comme croire que le bonhomme Sept-Heures existe ! Pourtant, il est bien là, ce Francis : maigre, petit, agile comme un singe, et avec ce rire franc, léger, fervent... Une boule de bonheur sur deux pattes.

J'ai alors regardé le ciel. La première étoile de la nuit vient de faire son apparition. J'ai la certitude, à cet instant que, du haut du ciel, mon petit frère doit bien se marrer.

### **Pour les cracks d'histoire :**

**L'échelle de Richter** est introduite officiellement en 1956. Elle mesure l'intensité des tremblements de terre. Cette

échelle comporte neuf niveaux d'intensité, le niveau 9 étant le plus dévastateur. Il est à noter que les sismographes n'utilisent plus cette échelle de mesure, mais une autre beaucoup plus précise appelée l'échelle de Kanamori, introduite, elle, en 1977. Cependant, l'échelle de Richter s'est imposée dans le langage des communications et c'est celle-ci que l'on cite dans les journaux quand un tremblement de terre se produit.

**L'Halloween :** La fête de l'Halloween est une tradition venue des îles britanniques. Elle a été introduite au Canada et aux États-Unis au 19<sup>e</sup> siècle avec les vagues d'immigration venues d'Irlande.

Le mot Halloween vient de la contraction et de la déformation des mots All Hallows Eve, qui pourrait se traduire par : jour précédant la Fête de tous les saints, la Toussaint, fête importante chez les catholiques qui a lieu le 1<sup>er</sup> novembre. Donc, l'Halloween est la fête du jour qui précède la Toussaint, soit le 31 octobre

Le symbole de cette fête est certainement la citrouille tirée de la célèbre légende irlandaise Jack-O-Lantern. Cette légende raconte la terrifiante histoire d'un homme aux mœurs dissolues qui

vendit son âme au diable. Il reçut, en échange de ce sacrilège, la terrible sentence de perdre la tête et d'errer sans but jusqu'au jour du jugement dernier. La légende raconte que Jack retrouva sa tête et la cacha avec un charbon ardent provenant des flammes de l'enfer dans le fond d'une citrouille qu'il décora d'une bouche et de deux yeux flamboyants. Le fantôme de Jack-O-Lantern ne serait visible que le jour de l'Halloween. (source : Wikipédia)



5

*L'été indien*





Cette journée était la première de ce qui allait être le plus long et le plus spectaculaire été indien que le Québec n'aura jamais connu. Et le plus tardif aussi. Il commença le 17 novembre et allait durer huit jours. Vous vous rendez compte ? Huit jours d'un soleil resplendissant et d'une température avoisinant par moment les soixante-quinze degrés Fahrenheit (22 degrés Celsius) !



C'était un samedi. Comme cette journée était la première, elle parut, à mon père, providentielle et sans doute sans lendemain – l'été indien ayant depuis longtemps dépassé sa date de péremption. Il prit alors une décision qu'il m'exposa au déjeuner sans que je n'aie rien à dire.

— Profitons de cette journée inespérée pour installer les châssis doubles. Qui sait si demain la première tempête de neige ne va pas nous tomber dessus.

L'installation des doubles fenêtres avait toujours été un travail que papa et maman s'étaient réservé. Mais cette année, en raison des risques que la grossesse faisait courir à maman, il était hors de question qu'elle s'attelle à une pareille tâche.

Aussi nous nous y mîmes, papa et moi, dès neuf heures sonnées. Il fallut d'abord, dans un nuage de poussière, sortir les fenêtres du garage. Ensuite, nous dûmes laver les carreaux recto verso à grande eau, puis refaire le masticage de certaines vitres. Cela nous prit tout l'avant-midi.

L'après-midi passa à leur installation. N'eût été que de l'installation, cela ne nous aurait pas pris longtemps. Mais il fallut au préalable laver l'extérieur des fenêtres déjà en place. Et, outre les vitres, nous dûmes nettoyer les cadres ainsi que les coffrages de bois qui séparaient les fenêtres simples des fenêtres doubles. Il était hors de question pour maman que nous passions l'hiver avec des fenêtres sales.

La réputation de toute bonne ménagère de cette époque reposait essentiellement sur deux points : l'éclat du linge qu'elle étendait sur sa corde et la propreté immaculée de ses fenêtres.

Aussi, frottâmes-nous encore et encore sous l'œil pénétrant de mon adjudant de mère à qui nulle petite tache ou halo de poussière n'échappait.

Finalement, exténués, mais satisfaits, nous rendîmes les armes à cinq heures tapantes. Ce que nous n'avions pas prévu ce fut l'arrivée intempestive de la tante Romane. Un véritable ouragan s'abattit sur notre souper de pizza. Tante Romane était en larmes et en beau fusil contre son conducteur d'autobus et ex-vendeur d'omelettes, l'oncle Théo. Aux dires de la tantoune, celui-ci venait de lui avouer qu'il l'avait trompée.

— Même pas trois mois après notre mariage, ne cessait-elle de se lamenter en sanglotant de plus belle.

Moi, je restais un peu perplexe devant la réaction de ma tante. En fait, je me demandais pourquoi elle se mettait dans un pareil état pour une telle bagatelle. S'il avait fallu que mes parents entrent dans une transe pareille chaque fois que

je me trompais dans mes tables, mes règles d'accord du participe passé ou mes réponses du catéchisme, il n'y aurait plus eu un seul mur debout dans toute la maison ni un seul meuble intact.

Mais, étrangement, maman semblait elle aussi prendre la chose très au sérieux. Après avoir fait un geste discret invitant papa à ne pas bouger et à ne rien dire, elle se retira dans sa chambre avec sa sœur tout éplorée. Elle referma la porte et on n'entendit rien de leur conversation sinon de longs soupirs et de violents sanglots.

Papa avait mis la radio pour étouffer les bruits en provenance de la chambre. Il me demanda de desservir la table et de l'aider à faire la vaisselle.

Nous en étions aux ustensiles quand l'oncle Théo entra à son tour dans la cuisine sans cogner, le toupet de travers, mal culotté, la chemise boutonnée en jaloux\*. Il faisait peine à voir. Il tira une chaise et s'effondra dessus, les yeux rougis, le visage complètement défait. Sur une

---

\* Boutonner en jaloux : régionalisme québécois, expression qui signifie attacher sa chemise en oubliant un bouton au passage, si bien que les pans de chemise deviennent inégaux une fois le boutonnage terminé.

question de papa, il s'anima en levant les bras en l'air comme s'il invoquait tous les saints du ciel et Dieu à la fois.

— Mais rien, Marcel ! Rien ! lâcha-t-il d'une voix complètement défaite. J'ai seulement répondu à sa fichue question. Et là, elle est montée sur ses grands chevaux. C'a été la tornade dans toute la maison. J'ai pas pu placer un mot.

Papa a esquissé un petit sourire en coin. Il a lancé son torchon sur le comptoir et il s'est assis en face de l'oncle Théo. Il m'a jeté un regard en me disant d'aller faire mes devoirs.

— C'est samedi ! que je lui ai répondu. Le samedi, on n'a pas de devoirs ni de leçons.

— Bon ben, va lire dans ta chambre, va regarder la télévision, va jouer avec ton mécano, mais laisse-nous. J'ai à parler avec ton oncle.

Je me suis donc réfugié dans ma chambre. Lire était encore la meilleure façon de disparaître tout en restant disponible à ce que les deux hommes avaient à se dire. Car bien sûr, je ne fermai pas la porte et je ne lus pas vraiment. J'écoutais.

Malgré toute l'attention que je mettais à ce petit jeu d'espionnage, je n'en-

tendais que des bribes indistinctes, de vagues murmures en provenance de la cuisine. Je décidai donc de sortir de ma chambre sur la pointe des pieds et de me placer en vigie au bout du corridor. C'est à ce moment que se fit entendre cette exclamation et ce coup violent sur la table suivis par un éclat de rire.

— Mon pauvre Théo ! fit papa après avoir laissé le silence retomber sur la pièce. T'es tombé dans le piège les deux yeux fermés. Et tu y es jusqu'au cou ! C'est la question que nous pose toute femme nouvellement mariée à la veille de ses menstruations. Les femmes, mon Théo, ce sont des fines mouches. Quand elles veulent savoir quelque chose, elles sont capables de toutes les perfidies. Alors elles vous tissent une gigantesque toile d'araignée et elles nous poussent dedans sans même qu'on s'en aperçoive.

— Mais Marcel ! gémit l'oncle Théo avec son air un brin niais. Les mouches, ça ne tisse pas des toiles d'araignée.

— Théo ! soupira papa. Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es. La mouche, l'araignée, c'est une image. Une façon de te dire que les femmes sont des ratourees. Faut juste être plus malins qu'elles...

Quand ma belle-sœur, enfin ta femme, quand elle t'a demandé si tu avais déjà connu d'autres femmes avant elle, c'est pas ça qu'elle voulait savoir.

— Ah non ?

— Non ! Elle voulait savoir si tu l'aimais. Elle voulait que tu lui dises qu'elle était la seule, l'unique, la première et la dernière, celle avec qui tu voulais vivre pour le reste de tes jours. Elle voulait que tu lui dises que les autres n'existaient plus... Et toi, t'es allé lui répondre que tu en avais connu deux autres avant elle. Juste deux ! Si au moins tu avais dit quinze ou vingt, ça aurait amorti le choc.

— Comment ça ?

— Ben le nombre aurait suggéré que les femmes que tu fréquentais entraient et sortaient de ta vie rapidement sans laisser de traces. Ça devenait des insignifiances. Mais deux ! Seulement deux en douze ans de célibat, ça donne de l'importance à la relation que tu entretenais avec chacune d'elles. Tu comprends ? Pour une femme qui exige la fidélité et l'exclusivité, c'est une grosse menace.

— Ben qu'est-ce que je vais faire, moi, maintenant ?

— J'ai bien peur que ça te coûte une

paye ou deux pour recoller les morceaux, mon Théo. Des fleurs tous les jours pendant une semaine, un bon souper dans un grand restaurant et une soirée à l'hôtel Windsor. C'est pas en bas de ça.

— Ah ouais ?

— J'en ai bien peur. Je sais de quoi je parle. J'ai marié la sœur, ne l'oublie pas. Si tu veux sauver ton ménage, va falloir que ça passe par là. Et ne te fie pas aux minauderies de ta femme, qui pourraient suivre. Ce ne serait que de la surface. Ça ne va rien vouloir dire. Même si ta femme se jette à ton cou en te demandant pardon quand elle va sortir de la chambre, dis-toi bien que ça fait partie du jeu. C'est une autre façon de tisser sa toile pour te tenir bien serré et pas trop loin. Toi, tu vas avoir l'impression qu'elle a tout oublié, qu'elle t'a pardonné. Mais, paf ! elle va te ressortir l'histoire des bonnes femmes à chaque fois que tu ne t'y attendras pas. Ta vie va devenir un enfer... Alors, crois-moi, tout ça, c'est de la surface. Si tu veux la paix à long terme : fleurs, repas, soirée romantique à l'hôtel Windsor. Et encore, sans aucune garantie de succès... Si tu veux la paix assurée pour le reste de tes jours, ça va te coûter une nouvelle lune de miel. Je te conseille Québec,

au Château Frontenac. Une fin de semaine de trois jours. C'est cher, mais là, c'est le succès perpétuel assuré. Je te le garantis d'expérience.

— Parce que toi aussi...

— Hé oui, mon Théo ! Moi aussi, je suis passé par là avec ma Monique. Ça n'a pas été de la tarte, crois-moi !

Bon, ici, je m'arrête, les copains, pour vous dire que je n'ai pas compris un mot de cette étrange conversation entre adultes. Les mouches, les araignées, les toiles d'araignée et tout le fourbi, ça m'est passé six pieds par-dessus la tête. Et puis cette idée de souper avec des bestioles pareilles m'a paru sur le coup pour le moins bizarre.

Quoi qu'il en soit, la suite des événements ne donna pas raison à mon père. Du moins pas sur toute la ligne.

Bon, d'accord, au début, tout se passa tel qu'il l'avait prédit. La porte de la chambre s'ouvrit lentement. Et je constatai qu'il était temps que mon père pense à huiler les pentures, car elles grincèrent horriblement.

La tante sortit la première, suivie de maman qui avait posé une main consolatrice sur son épaule. Arrivée au bout du long passage qui séparait les chambres du

salon et de la cuisine, les deux femmes s'arrêtèrent et complotèrent encore un instant ensemble à voix basse. Étaient-elles en train, comme le prétendait papa, de tisser leur toile d'araignée ? Toujours est-il que tante Romane retrouva presque aussitôt le sourire.

Arrivée sur le seuil de la cuisine, elle vit oncle Théo qui la regardait sans trop savoir quelle attitude adopter. Sans faire ni une ni deux, la tantoune s'élança vers lui en se remettant à pleurer. Elle le couvrit de baisers, le baigna de ses larmes chaudes tout en s'excusant d'avoir si mauvais caractère.

L'oncle la reçut si violemment qu'il faillit tomber à la renverse. La réconciliation prit dix bonnes minutes dans une enfilade de baisers et de caresses et de « je t'aime » gros comme le bras. La paix semblait revenue. Du moins en apparence. Car le mardi suivant...



Ce mardi-là fut la journée la plus chaude jamais enregistrée pour un 20 novembre : 84 degrés Fahrenheit.

Cette histoire vous est relatée cin-

quante années plus tard. J'ai 61 ans. Et bien ce record de chaleur enregistré ce 20 novembre 1962 tient toujours. Et on ne voit pas le jour où il sera délogé et ce, malgré le réchauffement de la planète.

Mais revenons à notre récit où ce record de chaleur ne joua tout de même aucun rôle particulier.

Ainsi donc, ce mardi-là, toujours à l'heure du souper, la tantoune et l'oncle Théo atterrirent au milieu du dessert (je me rappelle, c'était du pouding chômeur). L'oncle Théo tenait en mains un joli bouquet de fleurs que la tante Romane semblait avoir refusé. Elle se jeta dans les bras de maman en sanglotant. Elle était si bouleversée qu'elle avait de la difficulté à respirer.

L'oncle Théo se tenait debout, un peu à l'écart, près de papa, les mains fleuries de marguerites au travers desquelles perçaient six boutons de roses écarlates. Son visage exprimait un profond désarroi.

Une fois calmée, sous le réconfort des mains caressantes de sa sœur, tante Romane se mit à expliquer les raisons de son effondrement. Un malheur venait de frapper à la porte de leurs espérances.

— Je pourrai jamais avoir...

Elle ne put terminer sa phrase. Elle s'effondra à nouveau au milieu d'un chagrin qui semblait inconsolable. Son désespoir lui sortait par toutes les pores de la peau, au milieu des hoquets qu'elle ne parvenait plus à contrôler.

Je vis alors, et cela me consterna plus que tout le reste, des larmes couler sur les joues de l'oncle Théo. Ce devait être un bien grand chagrin que celui-là, me dis-je, pour qu'un homme aussi solide que l'oncle Théo ne puisse le contenir à l'intérieur de ses yeux. Car il est convenu de tous, qu'un homme, un vrai, ça ne pleure jamais. Or, mon oncle, à l'évidence, pleurait.

Papa se tourna vers moi et m'invita à me retirer dans ma chambre pour faire mes devoirs et apprendre mes leçons.

— Nous avons à parler, ta mère et moi, avec ta tante Romane et ton oncle.

Cette fois, je ne pus rien objecter, car nous étions un mardi et que c'était le soir de la composition française sur le thème : mon animal préféré. Moi, c'était assurément le cheval. Mais après cette affirmation, je n'avais plus rien à dire. Je me réfugiai donc dans ma chambre bien déterminé à ne rien perdre de ce qui allait se discuter dans la cuisine en mon absence.

À pas de Sioux sur le sentier de la guerre, je me retrouvai tout près de la cuisine avec mon cahier et mon crayon. Comme ça, si j'étais surpris, je pourrais feindre de chercher un peu d'aide pour commencer cette satanée composition. C'était mon habitude de le faire, si bien que ni papa ni maman ne seraient surpris par mon stratagème.

Je m'installai donc sans me faire voir, contrôlant même ma respiration afin de passer inaperçu. Et j'écoutai...

Au début, les propos de la tante, enveloppés dans les larmes et les hoquets m'arrivaient à moitié déchiquetés, en lambeaux et donc de manière tout à fait incompréhensible. Et puis le début s'étant fait en dehors de ma présence, je prenais la conversation au bond, là où était rendue la tantoune dans ses explications. Sans doute avait-il été question d'éléphant, car je cueillis au passage le mot trompe. Suivirent ensuite, œufs, ovule. On parla aussi de Saint-Eustache, de blocage et d'été russe\*. Bref, à quoi rimait tout ça, je n'en avais pas la moindre idée.

---

\* Été russe : confusion auditive de la part de Pépé. Il s'agit ici de l'utérus.

Il y eut un court silence qui déboucha sur des paroles de consolation très doucement articulées par ma mère pendant que l'oncle Théo, agenouillé piteusement devant sa femme, lui caressait le dos du plat de sa main libre. De l'autre, il tenait toujours son bouquet de marguerites piqué de roses rouges.

— Tu sais, ma chérie, disait maman, tu n'es pas la seule à qui une telle chose arrive. Je sais que c'est une très dure épreuve à traverser. Mais dis-toi que ta vie de femme, ta vie de mère n'est pas finie pour autant.

— Comment ça, ma vie de mère n'est pas finie ? hurla tante Romane. Coudonc Monique, m'écoutes-tu quand je parle ? J'ai avorté. Pis les docteurs que j'ai consultés, les trois sont du même avis. J'ai l'utérus tout de travers et mes trompes de Fallope sont bouchées. Ils vont me faire la grande opération. Je pourrai jamais avoir d'enfant. Fini les enfants. C'est pourtant pas sorcier à comprendre.

Les pleurs reprurent de plus belle, accompagnés cette fois de coups de poing violents sur la table. L'oncle Théo se comporta alors en homme, en mari. Il saisit les deux mains de sa femme, les serra très

fort dans les siennes afin qu'elles cessent de frapper la table.

— Chérie ! intervint-il avec douceur. Ne te mets pas dans des états pareils. Des enfants, on va en avoir. On va en adopter le nombre que tu voudras. Je suis certain que tu vas être une mère merveilleuse.

Tante Romane leva alors des yeux si farouches sur son homme au point que, s'ils eussent été des fusils, l'oncle Théo était mort.

— Je ne veux pas en adopter, des enfants, je veux en avoir, hurla-t-elle dans toute la puissance de sa douleur.

L'oncle Théo accusa le coup sans broncher. Il continuait à fixer ma tante dans les yeux, continuait à lui masser les mains tout doucement. Tante Romane regarda son vendeur d'omelettes recyclé en conducteur d'autobus dans les yeux. Son visage était tout rouge, tout ruisselant de larmes et de désespoir. Et pourtant quelque chose en elle venait de changer.

Je ne suis qu'un garçon de douze ans, je le sais. Et j'ai tout à apprendre des sentiments et des émotions qu'un homme et une femme peuvent ressentir l'un pour l'autre. Mais il me semble qu'ils ne doivent

pas être très différents de ceux que j'avais eus pour Francis, ou ceux que j'entretenais à l'égard de Lucien. Ou mieux encore, ceux qui m'unissent à mon père et à ma mère. Aimer, c'est aimer, non ?

Aussi, je peux affirmer que le regard que mon oncle et ma tante se sont échangé, ce soir-là, c'était bel et bien de l'amour à l'état pur. Et j'ai compris aussi que l'amour était une chose extrêmement puissante. J'avais souvent vu ma mère et mon père s'embrasser et se cajoler. Mais ce regard que Théo et Romane échangèrent ce soir-là est à inscrire au registre des plus beaux moments amoureux de l'histoire de l'humanité.



Ce soir-là, j'eus beaucoup de mal à m'endormir. Les dernières paroles de ma tante me tambourinaient le cerveau : « *Je ne veux pas en adopter, des enfants, je veux en avoir !* ». À intervalles réguliers, cette phrase, qui se répétait comme un mantra, était adoucie par cette autre qu'avait prononcée l'oncle Théo : « *Pis je suis certain que tu vas être une maman merveilleuse !* ». Et, au fond de mon cœur

d'enfant de douze ans, j'avais aussi cette certitude. Ma tante, malgré son caractère de chien, avait tout pour faire une maman extraordinaire.

Bon d'accord, elle n'était pas très jolie. Son visage n'avait aucune grâce. En eût-il eu que son nez trop long, son cou trop maigre, sa bouche trop petite en eurent chassé toute trace. Et il fallait bien reconnaître que l'oncle Théo n'avait rien d'un Adonis avec ce teint rougeaud, ses yeux ternes, ses cheveux crépus rehaussés d'une moumoute calamiteuse.

Dans mon lit, je me faisais justement la remarque que, dans leur cas, le fait de ne pas mettre d'enfants au monde n'avait rien d'une catastrophe. Bien au contraire ! La nature est tout de même bien faite pour se protéger ainsi d'une progéniture désordonnée, enlaidie par une ascendance génétique inappropriée.

Bien sûr, à l'époque, l'idée n'avait pas germé dans mon cerveau dans des termes aussi savants. Et rendu à l'âge où je suis aujourd'hui, c'est une pensée que je réfute et qui me fait horreur. Je sais bien que la finesse des traits du visage ou un corps splendide n'ont rien à voir avec la beauté du cœur ni avec l'intelligence ou la force

de caractère. Mais je me dois de confesser qu'il est vrai que j'ai entretenu, ce soir-là, cette triste pensée qu'il valait mieux pour les enfants que tante Romane et oncle Théo allaient mettre au monde qu'ils ne naissent pas du tout plutôt qu'avec la tronche que leurs parents risquaient de leur laisser en héritage.

Quoi qu'il en soit, cela ne réglait en rien le problème de tante Romane. Elle voulait des enfants, des enfants qu'elle ne pouvait concevoir et qu'elle refusait d'adopter. Cette équation à trinôme sans inconnue ne menait nulle part. Car  $0$  naissance +  $0$  adoption =  $0$  enfant. On n'en sortait pas. Or, tante Romane et oncle Théo voulaient des enfants. Il était clair que leur bonheur passait par là.

Alors, il me vint à l'idée de changer un des trinômes invariables et connus par une variable à valeur inconnue mais supérieure à zéro. Or, sur la variable  $a$  (enfant à naître) il n'y avait strictement rien à faire. C'était donc sur la variable  $b$  (adoption) qu'il fallait agir. De  $0$  adoption il fallait en faire un nombre  $x$  à valeur inconnue, mais qui se déterminerait par le nombre d'enfants que la famille Romane-Théo était prête à accueillir en son sein.

Et ainsi l'équation devenait rentable :  $0a + xb = n$  enfants.  $N$  étant le nombre d'enfants que la famille acceptait d'accueillir. Et, dès lors, tout devenait possible.

Or, la tante ne voulait pas adopter d'enfants, cela était clair. Mais rien n'empêchait quelqu'un d'en adopter à sa place et de les lui offrir en cadeau. Comme ça, elle n'aurait pas à adopter d'enfants, comme c'était sa décision, mais elle aurait tout de même des enfants (et le nombre qu'elle voudrait) comme tel était son désir.

Armé de cette certitude, je m'endormis du sommeil du Juste. Un plan très simple venait d'éclorre dans ma tête. Il réclamerait sa part d'investissement, minime à vrai dire, mais déboucherait sur un résultat assuré et des plus positifs.



Le lendemain, je mis mon plan à exécution. Il était d'une grande simplicité, mais exigeait que j'agisse le jour même. Demain, il serait trop tard. En cachette de mes parents, je vidai ma tirelire. Il y avait huit dollars quarante-cinq cents en petite monnaie. Je fis un calcul rapide.

Il fallait du choix et de la qualité. Donc pas question de lésiner. Six garçons six filles devraient suffire. À 0,25 \$ pièce, cela donnait trois dollars que je mis dans ma poche au milieu d'un paquet de mouchoirs pour que les pièces ne résonnent pas dans le fond de ma poche.

Et je gagnai l'école d'un pas rapide. Dans la cour, je recrutai mes plus fidèles copains, ceux dont j'étais certain de leur honnêteté et je remis à chacun une pièce de 0,25 \$. Leur mission, adopter chacun un garçon. Mais il me fallait aussi six filles, car aux filles des filles, aux garçons des garçons, c'était la règle.

Là, ce fut un peu plus compliqué à dénicher. Finalement, avec l'aide de mon don Juan de Lucien, j'en dénichai six qui acceptèrent de jouer le jeu en procédant à l'achat de six petites filles, les plus jeunes possible, précisais-je, des bébés si possible. Et je remis à chacune les 0,25 \$ nécessaires à la réalisation du projet. Et l'avant-midi s'écoula lentement. Vers les dix heures, tel qu'annoncé, le visiteur entra dans notre classe. Nous nous levâmes d'un seul mouvement pour le saluer.

L'homme portait une longue soutane blanche. Un ceinturon de cuir lui nouait la

taille auquel était suspendu un long cha-  
pelet fait de perles de bois. Ses pieds nus  
étaient chaussés de sandales. L'homme  
avait une belle figure où perçaient deux  
grands yeux bleu pâle. Une barbe blanche  
finement taillée encadrait son visage, mais  
ne parvenait pas vraiment à le vieillir, car  
aucune ride n'était apparente.

C'était un Père Blanc des Missions  
étrangères. Il disait s'appeler Père Joachim.  
Chaque année, l'un ou l'autre de ces Pères  
Blancs venait nous raconter ses aventures  
dans des pays lointains dont nous n'avions,  
mes amis et moi, jamais entendu parler.  
L'Indochine, l'Indonésie, les Philippines.

La conférence dura trente bonnes mi-  
nutes. À la fin, comme il était de coutume  
que cela se fasse, il nous bazarde des pho-  
tos de petits Chinois à 0,25 \$ pièce pour  
que nous les adoptions. Et c'est ainsi que  
je fis le plein d'enfants pour tante Romane  
et oncle Théo.

Il y avait deux François, un Jean, un  
Paul, un Célestin, un Michel, une Françoise,  
une Louise, une Anne, une Camille et deux  
Thérèse. Je fus un peu étonné par leur res-  
semblance, mais je n'en fis pas trop de cas.  
Dans le lot, il y avait trois très jeunes en-  
fants, presque des nourrissons, les autres

devaient avoir deux ou trois ans, ce qui me satisfit grandement. Et je gagnai la maison, tout fier de mon succès. La récolte allait au-delà de mes espérances.

Alors, toujours dans le secret de ma chambre, je mis mes enfants cadeaux dans un coffret de métal que j'enveloppai soigneusement avec un reste de papier d'emballage rescapé du Noël précédent et j'attendis le retour de la tante Romane et de l'oncle Théo à la maison pour leur faire la surprise de ce merveilleux présent.

Ils se pointèrent le samedi suivant avec grand-père. Maman avait décidé de les inviter à souper question de distraire sa jeune sœur de son anxiété. En effet, tante Romane venait d'apprendre qu'elle allait subir la grande opération le mercredi suivant. Sa place était déjà réservée à l'hôpital. Je n'avais aucune idée de ce qu'était que cette grande opération, mais j'en déduisis que ce devait être quelque chose de très grave. Et je me dis que mon cadeau serait assurément d'un grand réconfort pour elle.

J'attendis donc au dessert pour agir. Avant que maman ne serve à chacun sa portion de tarte aux pommes avec de la crème glacée à la vanille, j'annon-

çai devant tout le monde que j'avais un cadeau spécial pour ma tante et mon oncle. Chacun des convives me regarda avec étonnement. Je fus tout heureux de constater que tante Romane se mit à sourire pour la première fois de la soirée.

— Un cadeau ? fit-elle d'une voix de petite fille. Pour moi ?

Je me levai. Je me rendis dans ma chambre et j'en revins avec le petit cofret de métal tout enrubanné. Je le tendis à tante Romane.

Elle ouvrit la boîte et resta un moment paralysée devant son contenu. Elle me dévisagea sans trop savoir comment réagir.

— Moi aussi, ma tante, je pense que tu seras une maman extraordinaire, que je lui dis avec des larmes aux yeux. Alors, avec l'aide de mes copains, qui ne connaissent rien de ton histoire, mais qui ont accepté tout de même de me donner un coup de main, je t'offre ce cadeau. Je sais que tu ne veux pas adopter d'enfants et que tu ne peux pas en avoir non plus. Alors j'ai décidé de vous offrir moi-même des enfants que j'ai moi-même adoptés.

Ils sont tous beaux et en santé.

Tous restèrent bouche bée. Il régna autour de la table un silence chargé d'une

très vive émotion. Même grand-père Wilfrid avait les larmes aux yeux. Alors tante Romane se leva et me serra très fort contre son cœur. Elle pleurait, mais cette fois, c'étaient des larmes de joie.

— Pépé ! Tu es un ange descendu du ciel, réussit-elle à murmurer entre deux sanglots.

Et toute la famille s'y mit. Je crois bien, finalement, que le cadeau, ce soir-là, c'est à tout le monde que je le fis.

Et le reste de la soirée se passa dans la bonne humeur.



Le lendemain, l'été indien s'arrêtait brutalement. Cinq jours plus tard, dans un renversement complet des humeurs de la météo, la première tempête de neige nous tombait dessus sans avertissement, donnant son élan au prochain hiver.

Dix-huit mois plus tard, tante Romane et oncle Théo adoptaient le premier de leurs quatre enfants. Il s'appelait Rémi. Il était en très bonne santé. Il était âgé de six semaines et il était très beau.

## Pour les cracks d'histoire

L'été indien : l'appellation est apparue dans l'est des États-Unis au début du XIX<sup>e</sup> siècle avant de se répandre dans tout l'est des Amériques quelques années plus tard, notamment au Québec où cette période de temps doux est particulièrement active.

L'été indien est une période automnale qui dure quatre ou cinq jours, survient après une première gelée et présente les caractères suivants : nuits aux températures normales, jours plus chauds d'au moins 4 à 6 degrés Celsius au-dessus des normales saisonnières, grand ensoleillement avec parfois de grandes humidités et de fréquents bancs de brouillard à l'aube en raison des contrastes entre les températures nocturnes et diurnes.

L'été indien doit son nom, selon la tradition orale, au fait que les populations indigènes nomades de l'époque (Abénakis, Montagnais, Algonquins...) profitaient de cette rallonge de l'été pour terminer les préparatifs liés à la levée des camps estivaux installés aux embouchures des rivières du sud du Québec, dans le but de gagner leur campement

d'hiver dans les forêts nordiques (Abitibi, Haute-Mauricie et sur la Côte Nord). Les femmes et les hommes en profitaient pour terminer les récoltes et pour entreprendre les dernières grandes chasses afin de garnir leurs réserves en viandes, en peaux, en légumes, en herbes médicinales et en grains. (source : Wikipédia)









## Pierre Desrochers



L'amitié est une belle et grande chose. Elle occupe une place privilégiée dans les aventures de Pépé comme dans nos propres vies. Les relations que nous établissons avec nos amis donnent de la dimension à notre monde, de la profondeur à notre existence.

Dans le présent roman, vous avez découvert comment Pépé, lors de l'été 1962, prend contact avec une réalité toute particulière : même les amis peuvent être interchangeables.

Un ami part, un autre le remplace. Cela est vrai et ça peut paraître cruel à première vue, mais quand on y regarde de plus près, il y a quelque chose de réconfortant à cela. Il faut savoir que les amis qui partent, on ne les oublie pas totalement. Et ceux qui arrivent n'occupent jamais la même place que ceux qui sont partis. Ils en occupent une autre, la leur, celle qui comblera chez nous d'autres besoins. Car l'amitié, voyez-vous, mes chers amis, on en a toujours besoin.



GARANT DES FORÊTS  
INTACTES

Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro  
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo  
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer  
à Montmagny (Québec)  
sur les presses de Marquis Imprimeur  
en juillet 2014



Collection

chat de gouttière

«**D**onc, comme je le disais, de nouveaux voisins nous sont atterrés dessus. Tombés comme ça, en plein milieu de nos vies et en plein début septembre. Avec armes et bagages sans avertissement ni sommation et sans la moindre provocation de notre part. Une véritable déclaration de guerre ! Remarquez, on s'attendait bien à voir débarquer un jour ou l'autre des étrangers dans cette maison inoccupée depuis des mois. Mais des étrangers aussi étranges que ceux-là, ça, je dois admettre que personne ne l'avait prévu, ni papa ni moi.»

*(...) ces voisins-là jaspinent un sabir incroyable qui n'en fait ni des Français, ni des Anglais, ni des Italiens, ni des Espagnols, ni des Allemands, rien de tout ça.*

LES ILLUSTRATIONS SONT  
DE JULIEN PARÉ-SOREL.



**SOULIÈRES  
ÉDITEUR**

*soulieresediteur.com*

PÉPÉ.CAM.AUTOMNE



9 782896 072675